Illinois U Library

NUMÉRO 53 — 25 FÉVRIER 1950

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

MATHURINS

Direction : MARCEL HERRAND et JEAN MARCHAT

JANY HOLT
JEAN SERVAIS
ROGER GAILLARD

HÉLOÏSE ET ABÉLARD

Pièce en 3 Actes de ROGER VAILLAND
Musique de Scène de JEAN WIENER
Décors et Costumes de SOULAGES
Mise en Scène de JEAN MARCHAT

AVEC

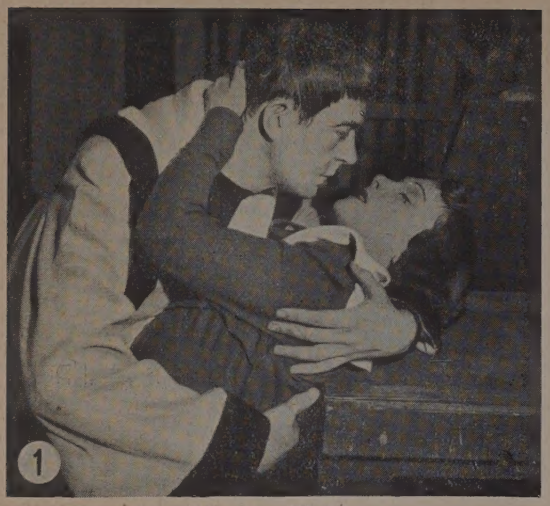
HÉLÈNE CONSTANT
JEAN-PAUL MOULINOT
JEAN-MARC LAMBERT
JEAN LEUVRAIS
ROBERT MARCHAL
JEAN NOSSEREAU
ET
JEAN MARCHAT

36, R. des MATHURINS
LOC. de 11 à 18h - ANJ. 80-00
Mpro : HAVRE-CAUMARTIN
- MADELEINE - St LAZARE

TOUS les SOIRS à 21h
(SAUF LUNDIS)
MATINÉE : DIM. et FÊTES
à 15h

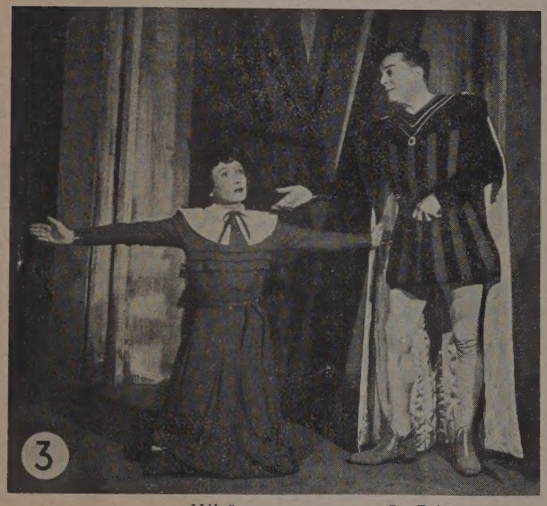
Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec « FRANCE-ILLUSTRATION ».

FRANCE-ILLUSTRATION
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e



Abélard. Héloïse.

Abélard. Héloïse.



Héloïse. Le Prince.

1 ABÉLARD. — *... de mon impure-immaculée, de ma chaste-impudique, de ma froide-lascive, de ma véridique-traîtresse, de ma toute mauvaise bienfaitrice, Héloïse, Héloïse, toi, toi...* (ACTE PREMIER, SCÈNE PREMIÈRE.)

2 HÉLOÏSE. — *Je vous rappelle que vous êtes en pénitence, monsieur.* (ACTE PREMIER, SCÈNE II.)

3 HÉLOÏSE. — *On me met au piquet.*
LE PRINCE. — *Je m'y ferai mettre aussi.* (ACTE PREMIER, SCÈNE III.)

4 LE PRINCE. — *Il sera piquant de voir tes doigts grassouillets pris dans l'étau...* (ACTE II, SCÈNE PREMIÈRE.)

5 TOUS ENSEMBLE. — *Signez la pétition pour le châtiment d'Abélard et d'Héloïse* (ACTE II, SCÈNE PREMIÈRE.)

Fulbert. Le Prince.

Margot. Seigneurs. Fulbert. La Jeune Fille.

HÉLOÏSE ET ABÉLARD

Pièce en trois actes de ROGER VAILLAND

Cette œuvre a été représentée pour la première fois à Paris le 3 décembre 1949 au Théâtre des Mathurins dans une mise en scène de JEAN MARCHAT et des décors de PIERRE SOULAGES.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1950 by Roger VAILLAND. (La version publiée ici est celle qui est jouée au Théâtre des Mathurins. La version originale et intégrale - différente en maints points - a été publiée aux Editions CORRÉA).

PERSONNAGES

(par ordre d'entrée en scène)

Héloïse	*Jany HOLT*
Abélard	*Jean SERVAIS*
Fulbert	*Jean MARCHAT*
Le prince	*Roger GAILLARD*
Les soldats	*Raoul PUIG* *Pierre BOURGEOIS*
Les jeunes seigneurs	*René POMMIER* *Raymond MEUNIER*
Les seigneurs	*Robert MARCHAL* *Georges GALLEY*
Margot	*Hélène CONSTANT*
La jeune fille	*Evelyne LANGEY*
Le chevalier	*Jean NOSSEREAU*
La servante	*Micheline BEZANÇON*
Les bourgeois	*Bernard CHARPENTIER* *Max DAIREAUX* *Raymond MEUNIER*
L'espion	*Carlo SATIAS*
Le garçon d'écurie	*René POMMIER*
Les buveurs	*Georges GALLEY* *Maurice PETITPAS* *Pierre BOURGEOIS*
Le jeune homme	*Pierre CREY*
L'aubergiste	*Jean-Paul MOULINOT*
Le frère de la servante	*René POMMIER*
Le chef de la police	*Jean LEUVRAIS*
Le paysan	*Carlo SATIAS*
Le courrier	*Raoul PUIG*
Le chanoine	*Jean-Paul MOULINOT*
Le maître d'œuvre	*Jean-Marc LAMBERT*

ACTE PREMIER

Après les trois coups qui annoncent le début du spectacle, on entend frapper plusieurs coups. Puis une voix crie : Fulbert... oui, Fulbert... le chanoine Fulbert ! *Un silence. Des bruits de meubles remués, d'objets qui tombent, d'une course. Un nouveau silence. Puis un grincement de poulies, longuement. Le rideau se lève sur la chambre qu'Abélard a louée chez le chanoine Fulbert. Au centre, une table. A gauche, un Christ monumental. A droite, une alcôve. Dans le fond, une grande baie qui ouvre sur le chantier de Notre-Dame en construction. De sa table, Abélard peut, grâce à un système très compliqué et très apparent de poulies et de contrepoids, ouvrir la porte de la chambre, située à mi-hauteur dans le mur de gauche. De cette porte on accède à la scène par une série de galeries ouvertes sur la pièce et d'escaliers ; on débouche alors à hauteur de la baie. Au moment où le rideau se lève, Héloïse, de trois quarts de dos agenouillée devant le Christ, les bras en croix. Abélard, assis sur un tabouret, devant une table chargée de livres et de papiers. Il écrit de la main droite et manœuvre du bras gauche la poulie-serrure qui grince. La porte de la chambre achève de s'ouvrir. Entre le chanoine Fulbert, 45 ans, soutane sans ornement. Il se penche sur la rampe.*

SCÈNE PREMIÈRE

ABELARD, HELOISE et FULBERT

FULBERT. — Mes respects, maître Abélard.

Abélard continue d'écrire. De la main gauche, il manie le treuil qui commande la fermeture de la porte. Silence.

Abélard achève la manœuvre qui ferme la porte sans cesser d'écrire. Silence.

HÉLOISE, *que Fulbert ne peut pas encore voir.* — Benedictus fructus ventris tui. Amen. Nacapolo girado pulka rezzlmini mini guiou... gouiou...

FULBERT, *franchit le premier palier, vérifie la fermeture d'un vasistas, se penche sur la rampe. Plus fort que la fois précédente.* — Je vous présente mes respects, maître Abélard.

HÉLOISE. — Fructus ventris tui. Amen. Bigoldos hodos, ribolgas nodi marigoldas hodé adidé.

FULBERT, *il découvre Héloïse.* — Encore en pénitence, ma nièce. *(Il suit en courant trois paliers et*

escaliers qui aboutissent à l'entrée sur la scène et traverse la scène jusqu'auprès d'Héloïse. Il se plante devant elle.) Imbécile !

Silence.

HÉLOISE. — Amen. Bachtipopus armama armama chagrin bachtimama pôpuce.

ABÉLARD, *il se retourne tout d'une pièce sur son tabouret ; il parle vite, sur un ton qui manque de naturel.* — Oui, Fulbert, une punition doit être, en même temps qu'une punition, un enseignement. C'est une de mes conceptions pédagogiques. L'écolier fait une faute, il est fautif, la punition punit l'écolier fautif, il est puni, le monde est en ordre et si, par-dessus le marché, Dieu veut que l'esprit infirme soit redressé, il le sera, Sa Volonté soit faite...

HÉLOISE. — Amen. Parach boulougoudoumala.

ABÉLARD. — Cela suffit, mademoiselle. Continuez à voix basse pendant tout le temps que votre oncle et moi aurons à parler... Je disais : que Sa Volonté soit faite.

FULBERT, *il n'a cessé de regarder tour à tour Héloïse et Abélard.* — Que Sa Volonté soit faite.

ABÉLARD. — Vous allez comprendre le mécanisme. Lorsqu'un écolier est puni, mis au piquet, c'est une vieille habitude que de l'occuper, tout le temps que dure sa pénitence, à réciter des *Pater* et des *Ave*. C'est une bonne habitude, elle évite à l'esprit de vagabonder.

FULBERT, *en regardant Héloïse.* — J'aime vous l'entendre dire, maître Abélard. Du temps que j'étais écolier cela allait de soi. Mais aujourd'hui on discute de tout. Bien sûr, l'exemple vient de haut. On voit le roi défendre les bourgeois de Laon contre leur évêque, on voit votre ami le prince d'Anjou, un prince du sang, protéger des communards, on n'entend plus parler dans tout le royaume que de l'affranchissement des communes. Comment s'y reconnaître ? Comment demander au peuple de respecter ce qui est respectable ?

ABÉLARD. — Lorsqu'il s'agit des choses de la religion...

FULBERT. — Précisément, maître Abélard. Le succès de votre école, l'empressement que mettent les étudiants à venir écouter vos cours, ces écoliers venus des régions les plus éloignées d'Europe jusqu'au pied de votre chaire, cette mode enfin, il faut bien le dire, qui pousse de grands seigneurs à venir se mêler à la foule des écoliers pour vous entendre, ne viennent-ils pas de ce que vous combattez ouvertement des doctrines qui furent professées jusqu'ici par les plus grands docteurs de l'Eglise ? Vous disposez de hautes protections, Abélard. Mais vous savez bien qu'il y a vingt ans, sous l'autre règne, vos cours eussent été interdits.

ABÉLARD. — Je respecte le dogme, je ne discute que certaines interprétations philosophiques.

FULBERT. — Soutenues par les Cardinaux.

ABÉLARD. — Mais combattues par d'autres. Si je me fais l'adversaire de Monseigneur de Meaux, ce n'est somme toute qu'en tant que porte-parole de Monseigneur de Reims. Non, Fulbert, non, quand l'Eglise parle, je m'incline sans discuter.

HÉLOISE. — Amen.

ABÉLARD. — Je vous ai dit de continuer tout bas, mademoiselle... Vous avez souhaité qu'outre le latin et le grec votre nièce apprenne l'hébreu. Il lui sera ainsi donné de mieux approfondir plus tard les Saintes Ecritures. Après chaque *Pater* et chaque *Ave*, je lui demande donc de prendre à tour de rôle un mot de la prière, *Pater* la première fois, *noster* la seconde, et cœtera, de le traduire en hébreu, de retrouver la déclinaison auquel il se rapporte et de la réciter à voix haute. Tout en poursuivant mon travail, je l'écoute et je la corrige...

FULBERT. — Vous l'écoutez ! Vous la corrigez ! Une si grande œuvre, une aussi noble méditation, des travaux attendus par tout ce que la Chrétienté compte de savants, interrompus, troublés par l'étourderie d'une ingrate...

ABÉLARD. — Oh ! ne croyez pas que mon travail soit à proprement parler interrompu. Je possède si parfaitement l'hébreu, j'ai tellement dans l'oreille les particularités de cette langue que tant qu'il n'y a pas de faute je n'entends rien. Je corrige à voix haute, sans même y penser, ma foi, et la pénitence est prolongée d'autant de *Pater* et d'*Ave* qu'il y a eu de fautes.

FULBERT. — Ah ! ah ! ah ! mais alors, ma pauvre nièce, te voilà condamnée à passer toutes tes journées à genoux et les bras en croix. Ah ! ah ! ah ! l'admirable invention ! Etourdie comme je la connais, je suis bien sûr qu'elle ne parvient jamais à mettre fin à ses pénitences. Avouez-le, maître Abélard, vous finissez par lui octroyer une indulgence plénière. Si elle devait acquitter toute sa dette avec les intérêts et les intérêts des intérêts, nous lui verrions pousser des feuilles au bout des bras. Ah ! ah ! Evidemment, elle préférerait encore être changée en arbre, à travailler comme elle a la chance de pouvoir le faire... *(Silence. Fulbert s'approche à nouveau d'Héloïse, se plante devant elle, la regarde longuement.)* S... ! *(Il se retourne vers Abélard.)* Je vous avais prévenu, maître Abélard. Elle est de la race dont on n'obtient quelque chose qu'à force de coups. La frappez-vous bien ?

ABÉLARD. — Elle est frappée autant qu'elle mérite de l'être.

FULBERT. — Ne vous contenez pas. La parole et le fouet sont les outils du pédagogue comme la truelle et le fil à plomb sont ceux du maçon.

ABÉLARD. — Vous avez de solides principes.

FULBERT. — C'est que j'ai eu des maîtres sévères... et je ne cesse pas d'être sévère à l'égard de moi-même. Avez-vous jamais possédé un cheval vicieux ? Avez-vous essayé de lui faire sortir le vice de la peau comme les gitans tirent la grenouille de la mare, au bout d'un chiffon rouge ? Peine perdue, le vice tient à la peau et vous ne l'en séparerez pas avant qu'elle pourrisse ; un cheval est vicieux comme le fiel est amer et vous ne le materez qu'en tenant le mors si serré que les gencives saignent et qu'en lui labourant les flancs avec des éperons bien acérés ; l'éperon et le mors, le mors et l'éperon, la parole et le fouet. Et si vous oubliez rien qu'un moment que la bête est vicieuse, elle profitera tout juste de ce moment-là pour vous

décocher une ruade qui vous enverra tout droit au Paradis... ou plutôt en enfer.

HÉLOISE. — Ainsi soit-il !

FULBERT, *à Héloïse.* — Au nom du ciel, taisez-vous ! *(A Abélard :)* Prenez garde, Abélard, cette vicieuse-là est bien capable de vous faire damner. Elle est d'une race si peu accoutumée à recevoir des bienfaits qu'elle mord ses bienfaiteurs. Nos cousins, c'est le sol ingrat, les mauvaises herbes, le chiendent et l'ortie, les sales bêtes, le chien hargneux et l'âne rétif. Nous sommes les parents pauvres de la nature et méchants au surplus comme tous les pauvres. Héloïse, je la connais comme moi-même, sa mère était ma sœur et a fini comme une vaurienne, c'est ma faute, je ne l'ai pas assez battue, Dieu m'en demandera compte. Dieu est un comptable qui n'oublie rien, tous les coups que je n'ai pas donnés à ma sœur ont été marqués sur son Grand Livre et je les recevrai, au centuple, dans le Purgatoire.

HÉLOISE. — Et aux enfers. Ainsi soit-il. Brûle la viperta, grillos le serpentouf...

FULBERT. — Quelle drôle de prière nous chantes-tu là ? *(Il s'approche de nouveau tout près d'Héloïse. Ils se regardent dans les yeux.)* Je n'aime pas ce regard-là. Il y a de la malice dans ce regard-là. C'était le regard justement que prenait sa mère vers le temps que le démon entra en elle. Le diable rôde par ici. Ah ! prenez garde à votre âme, Abélard. *(A Héloïse :)* Toi, baisse les yeux.

ABÉLARD. — Vous ne m'avez pas dit, Fulbert, en quoi je pouvais vous être utile.

FULBERT, *à Héloïse.* — Baisse les yeux, effrontée, baisse, baisse...

Héloïse maintient les yeux fermement fixés sur ceux de Fulbert.

ABÉLARD. — Cette écolière décidément tient de la place dans la maison. Nous n'avons encore fait que parler d'elle. Au fait, Fulbert, que vouliez-vous me dire ?

FULBERT. — C'est toute sa mère. *(A Héloïse :)* Je te tuerais si tu ne baisses pas les yeux.

Héloïse ne baisse pas les yeux. Abélard se retourne sur son tabouret vers la table et prend une plume.

ABÉLARD, *très haut.* — Je vous laisse à vos explications de famille. Mais si vous pouvez vous dominer, parlez moins fort. Le silence est nécessaire à mon travail.

FULBERT, *revenant précipitamment vers la table.* — Pardonnez-moi, maître Abélard, je suis un ingrat. Vous êtes tellement bon de bien vouloir... En effet, ne parlons plus d'elle. J'étais venu vous dire... Ah ! ce regard effronté m'a bouleversé. Un messager du prince d'Anjou est venu tout à l'heure s'enquérir de vous. Quand il a su que vous étiez en train de travailler, il n'a pas voulu pénétrer jusqu'ici, son maître lui avait commandé de ne pas vous déranger. Ces grands seigneurs sont d'ordinaire moins respectueux du travail des clercs. On m'a commandé de vous prévenir que le prince viendrait en personne s'entretenir avec vous, aujourd'hui même, à la fin de l'après-midi. Désirez-vous que des mesures particulières soient prises pour recevoir un hôte aussi illustre ? C'est la première fois que cette demeure sera honorée par la présence d'un prince du sang. Un prince du sang, le titre émerveille et glace à la fois, on se sent ému par un excès d'honneur mêlé de quelque épouvante... Je ne suis, maître Abélard, qu'un humble serviteur de Dieu, je ne sais pas comment on se comporte avec un seigneur d'aussi noble lignée.

ABÉLARD. — Ce n'est pas le prince qui vient ici aujourd'hui, c'est l'ami.

FULBERT. — On raconte en effet qu'il affecte des manières fort familières.

ABÉLARD. — Il place les qualités de l'esprit avant celles du sang.

FULBERT. — On dit aussi qu'il encourage les communards à se révolter contre leurs légitimes seigneurs et que c'est lui qui a obtenu du roi l'affranchissement de la commune de Laon.

ABÉLARD. — Il est exact qu'il utilise les privilèges de son rang en faveur des victimes d'injustes privilèges.

FULBERT. — Malheur à celui par qui arrive le scandale !

ABÉLARD. — Notre Seigneur a dit : « Les premiers seront les derniers... »

FULBERT. — Dans l'autre monde. Mais pour ce monde-ci il a ordonné : « Rendez à César ce qui est à César. »

ABÉLARD. — Et au maître du logis le loyer de son toit. Vous me le rappelez, Fulbert, voici trois mois aujourd'hui que je suis venu m'installer ici, l'heure passe, le prince va arriver, réglons nos affaires.

FULBERT. — Bien volontiers, maître Abélard. L'heure des comptes m'est agréable quand je dois recevoir de l'argent. J'aime l'argent autant que les honneurs, c'est que j'ai trop longtemps manqué de l'un et de l'autre ! Et que celui qui les a toujours possédés ose me lancer la première pierre.

ABÉLARD, *ouvrant un tiroir.* — Nous avions dit 120 livres.

FULBERT. — Nous l'avions dit. *(Abélard aligne les pièces de monnaie sur la table. Fulbert les compte à mesure.)* 5... 10... 20 livres, ce fut mon premier salaire, il représentait un an de travail, mon père m'avait placé à la campagne, j'étais garçon de ferme. Que faisiez-vous à treize ans ?

ABÉLARD. — Du cheval. Mon père — ce n'était pas un grand seigneur de la cour, le maître seulement d'un bourg de trois mille âmes — me destinait à la carrière des armes.

FULBERT. — Vous aimiez votre cheval ?

ABÉLARD. — Mon premier cheval. Un genet d'Espagne. Un peu nerveux, mais un trot splendide...

FULBERT. — Moi, je soignais un cheval de labour. Un bâtard et un vicieux. Il m'a donné un coup de pied dont je ne me suis jamais tout à fait remis : n'avez-vous pas remarqué que je boitais un tout petit peu ? Oh ! cela se voit à peine... 30... 40... 50 livres. C'était tout mon pécule, toutes mes économies de valet de ferme, quand je suis entré au séminaire. J'avais seize ans. Que faisiez-vous à seize ans ?

ABÉLARD. — J'apprenais le grec et le latin. Mon maître était un homme habile, il avait inventé une méthode pour que j'étudie les langues anciennes comme par jeu. « Feignons, avait-il imaginé, d'inventer un langage secret dont nous serions les seuls à posséder les clefs. » Je me passionnai à ce jeu...

FULBERT. — Moi, j'ai d'abord tout mêlé, conjugaisons et déclinaisons. Aucune mémoire. Et je recevais des coups de férule sur les doigts à chaque faute. Mains de paysan plutôt que mains de prêtre. Pourtant si j'ai voulu entrer au séminaire, c'est parce que j'avais eu trop froid aux mains à faire des fagots dans la forêt, l'hiver. Si l'on m'avait acheté une paire de gants je ne serais sans doute jamais devenu prêtre... *(Il continue à compter :)* 50... 80... 100 livres... ce fut ma première année de traitement, lorsque je fus nommé vicaire. J'en consacrai la plus grosse partie à faire un cadeau à l'archiprêtre, c'est que j'avais décidé de devenir chanoine et qu'il était nécessaire que je fusse, dès le début, bien noté. Quand vous eûtes votre première chaire à l'Université, quel cadeau fîtes-vous au recteur ?

ABÉLARD. — Une attaque en règle, une offensive supérieurement montée, je me plaçais sournoisement sur le terrain de la logique, je minais tout son système, je faisais table rase, là-dessus, en trois ou quatre leçons, je dressais brillamment le premier échafaudage de ce qu'on allait appeler mon système. L'année suivante, les neuf dixièmes de ses étudiants l'abandonnaient pour s'inscrire à mon cours.

FULBERT. — C'était l'archiprêtre Beauvais. Savez-vous ce qu'il est devenu ?

ABÉLARD. — Voilà bien dix ans que je n'ai plus entendu parler de lui et qu'à vrai dire je ne m'en suis pas soucié.

FULBERT. — Il est aujourd'hui curé d'une petite paroisse de Bretagne... 5... 10... 15... 120 livres, c'était la totalité de mes économies à vingt-cinq ans.

ABÉLARD. — Là, vous l'emportez sur moi, Fulbert. A vingt-cinq ans, je n'avais que des dettes...

FULBERT. — Croyez-vous donc que j'aurais pu faire des dettes ? Au pauvre, on ne prête jamais d'argent. L'argent ne va que là où il y a déjà de l'argent. L'argent tourne perpétuellement à l'intérieur du même cercle vicieux où l'on ne peut s'introduire qu'en fabriquant sa première petite boule d'argent, celle qui attirera les autres, le noyau de la future fortune, qu'en la fabriquant avec sa chair et avec son sang. J'ai crevé de froid pendant tout un hiver, je me suis privé de viande pendant toute une année, j'ai porté ma première soutane jusqu'à ce qu'on voie ma chemise au travers, pour économiser mes 120 premières livres.

Depuis le début de la scène, Héloïse a laissé tomber les bras dès qu'Abélard et Fulbert ne la regardent plus. Elles les remet rapidement en croix dès qu'ils tournent les yeux vers elle.

ABÉLARD, *se tournant, la surprend les bras au corps. Fulbert a suivi son regard.* — Vous êtes en pénitence, mademoiselle. *(Il saisit une gaule d'instituteur posée contre la table et avec laquelle il a joué pendant toute la scène. Il frappe plusieurs coups sur les bras d'Héloïse.)* Faudra-t-il encore vous rappeler que vous êtes en pénitence, mademoiselle ?

FULBERT. — Ah ! ah ! ah ! les bras lui en tombent d'entendre tinter l'or. Je vous avais bien dit qu'elle était de la même race que moi. *(Héloïse jette un regard furieux sur Fulbert, qui ramasse les pièces, les roule dans sa soutane relevée comme un tablier. Il se lève et parle désormais en s'éloignant et donc de plus en plus fort pour mieux se faire entendre jusqu'au fond de la scène, puis le long des escaliers et paliers jusqu'à la porte de la chambre.)* Adieu, maître Abélard. Je vous souhaite du courage, vous aurez du mal à fertiliser ce sol ingrat. Vous devez vous demander pourquoi ce mitron manqué de Fulbert s'entête à faire de sa nièce une savante. Une fille de dix-huit ans. Ne ferait-il pas mieux de la marier à un maître-boulanger ? Avec sa tête plate, elle est davantage faite, n'est-ce pas ? pour repriser des chaussettes que pour étudier l'Ancien Testament. Chacun a son luxe, maître Abélard. Vous, vous vous offrez le luxe de révolutionner la Sorbonne ; mon neveu, qui est paysan, s'entête à faire pousser du froment sur un sol où n'a jamais poussé que du sarrasin ; moi, mon luxe est encore plus fou, c'est de faire apprendre l'hébreu à ma nièce, c'est ma revanche du séminaire, ma nièce sera plus savante qu'une princesse, elle pourra injurier son boulanger de mari sans qu'il y comprenne rien, quelle farce, maître Abélard, quelle farce ! *(Depuis que Fulbert s'éloigne, Abélard manœuvre la poulie qui ouvre la porte de la chambre. Fulbert, en passant pour la dernière fois devant la baie :)* Le soleil se couche derrière le pont du Châtelet. Les ouvriers du chantier Notre-Dame quittent leurs échafaudages. Les travailleurs rentrent chez eux. Les écoliers... et les écolières vont se coucher.

ABÉLARD, *criant.* — Quand leur pénitence est terminée.

FULBERT, *se retournant sur la porte de la chambre qu'il est en train de franchir.* — Quand leur pénitence est terminée. Quelle farce, maître Abélard, quelle farce !

La porte de la chambre se referme sur lui.

SCÈNE II

ABELARD et HELOISE

Dès que la porte de la chambre est close, Abélard se dresse et se tourne vers Héloïse. Héloïse se lève, se détend voluptueusement et s'approche lentement d'Abélard. Son sourire est énigmatique. Sa démarche développe sans emphase ni trivialité, mais avec franchise et sûreté de soi, le plus haut degré de suggestion érotique. Au grincement violent et insupportable (qui fait mal aux ongles) de la poulie, a succédé un silence total. L'attitude d'Abélard exprime la fascination.

L'action muette se prolonge jusqu'à créer un malaise intolérable. Finalement Abélard tente d'attirer à lui Héloïse, qui se dérobe en lui donnant une tape sur le bras.

HÉLOISE, *contrefaisant la voix d'Abélard à la scène précédente.* — Vous êtes en pénitence, monsieur !

ABÉLARD, *joignant les mains et d'une voix implorante.* — La zi valou fiti kou chou kouchou.

HÉLOISE, *se dérobant de nouveau.* — Pfft... Pfft... *(Abélard et Héloïse, chacun les mains sur les épaules de l'autre, rient longuement. Héloïse, se dégageant :)* Au fait, est-ce que tu le sais, toi, l'hébreu ?

ABÉLARD. — J'en ai quelques notions... juste ce qu'il faut pour débrouiller un texte... quand il y a la traduction en face.

HÉLOISE, *contrefaisant Abélard.* — Oui, Fulbert, je possède si parfaitement l'hébreu... que je ne l'entends pas.

Abélard et Héloïse rient, Abélard s'assoit et se met à rouler et dérouler des manuscrits, à les changer de place, etc. Héloïse, cependant, tout en parlant, met la pièce en ordre, époussette les sièges, etc. Elle se déplace continuellement, lançant ses répliques de toutes les parties de la scène.

ABÉLARD. — Il n'y a pas six mois, je me serais fait scrupule du plus petit mensonge. L'homme s'habitue vite à vivre dans l'odeur du crime.

HÉLOISE, *ironique.* — N'est-ce pas, mon chéri ?

ABÉLARD. — C'était toute ma fierté que de dire toujours la vérité.

HÉLOISE. — Même aux femmes ?

ABÉLARD. — Je ne connaissais pas de femmes. Un professeur de philosophie n'a guère d'occasions d'approcher des dames. J'aurais cru faire un péché mortel rien qu'en pensant qu'une écolière de dix-huit ans...

HÉLOISE. — ... Etait d'âge à faire une maîtresse...

ABÉLARD, *petite révérence à Héloïse.* — ... et les filles de cabaret me dégoûtaient. J'étais chaste. Jamais le moindre accroc à cette robe candide. La chasteté d'Abélard est la seule vérité qu'on ne discute pas dans les Universités de France, la seule monnaie...

HÉLOISE. — ... dont mon oncle ne songe pas à vérifier le titre.

ABÉLARD. — Elle était d'un métal sans alliage, Héloïse. Je ne faisais pas encore profession de faussaire. Je ne fuyais pas les regards. Je pouvais me vanter sans mentir de n'avoir rien à redouter à vivre dans une maison de verre. Jamais homme au monde ne put dire avec autant de véracité qu'il n'avait rien à cacher. Je mettais mon amour-propre... à ne jamais tirer un verrou derrière une porte. Aujourd'hui le bruit du verrou couvre celui de mes pensées.

HÉLOISE, *contrefaisant Fulbert.* — « Prenez garde, prenez garde, Abélard ! Héloïse est bien capable de vous faire damner ! »

ABÉLARD. — Quelle joie maligne à tromper ton malheureux oncle ! Si je ne connaissais ton cœur plus encore que mon propre cœur, je conclurais que le cœur d'Héloïse est noir.

HÉLOISE. — Faut-il avoir le cœur noir pour se réjouir de tromper le démon ?

ABÉLARD. — Démon en monnaie de plomb ! Démon en mie de pain ! Démon à épouvanter les moineaux ! Démon à la manière du père Noël ! Pourquoi ne mets-tu pas tes souliers dans sa cheminée ?

HÉLOISE. — Je suis bien tranquille que le lendemain matin je n'y trouverais pas des pièces d'or... *(Sursautant au souvenir :)* Des pièces d'or ! le monstre... *(Contrefaisant Fulbert :)* « Elle est bien de ma race, les bras lui en tombent d'entendre tinter l'or. » J'espère bien que ma grand-mère a été assez vaurienne pour que je ne sois pas de sa race. Puant comme le bouc, baveux comme l'escargot, tordu comme... comme le ver de terre coupé en deux et qui n'arrive pas à rejoindre ses deux bouts, poisseux comme un museau de cochon, plat comme une gifle, noir comme la honte, mou comme la charogne, féroce comme le tigre...

ABÉLARD. — Le tigre ! Ah ! ah ! ah ! le malheureux vient de se mettre à nu devant nous. S'il est noir, c'est comme le dos d'un supplicié, à force d'avoir reçu des coups.

HÉLOISE. — Des coups qu'il a reçus il n'a gardé que le désir de battre plus faible que lui. Il est laid. Tu ne peux pas savoir ce qu'il est laid. Prends tout ce qui est laid : la honte, les latrines, les vices honteux dans les latrines, le pus, les abcès, les pensées sales qui naissent au confesseur dans l'ombre du confessionnal, les mots que se disent tout bas les invertis quand ils ont oublié toute pudeur, tout cela ne peint pas encore sa laideur.

ABÉLARD. — Tu m'épouvantes de savoir tant de choses !

HÉLOISE. — Que peut ignorer du cœur humain une jeune fille qui a grandi dans l'ombre d'un mauvais prêtre ?

ABÉLARD. — Tu m'épouvantes, Héloïse. Fulbert tout entier n'est-il qu'un mensonge vêtu d'une robe noire ?... Penses-tu qu'en lui-même il nie l'existence de Dieu ?

HÉLOISE. — Peut-être croit-il en Dieu, peut-être n'y croit-il pas, peut-être n'a-t-il pas la loyauté de s'avouer qu'il n'y croit plus, peut-être n'a-t-il pas le courage de se dire qu'il y croit encore. Ce n'est pas la question. C'est un mauvais prêtre parce qu'il est modeste par rancune contre les puissants, chaste par jalousie de ceux qui sont aimés des femmes, amer par haine des heureux... Peut-être bien que tous les prêtres sont de mauvais prêtres.

ABÉLARD. — Comme tu connais bien les replis du cœur humain !

HÉLOISE. — Comme la garde-malade connaît le corps humain : à force de l'avoir vu suer et suppurer !

ABÉLARD. — Mon amour, mon amour ! Tu sais toutes ces choses, tu prononces tous ces mots et cependant, quand je te nomme en moi-même, je te dis pure, innocente et farouche. Je te reconnais dans un levraut qu'étant enfant j'ai ravi au nid, que j'ai élevé au biberon et qui, le jour où il se

nomma lièvre, se brisa la tête contre les parois de la cage pour ne pas trahir sa nature de bête sauvage...

HÉLOISE. — Pour les prêtres, l'animalité est le péché.

ABÉLARD. — *Odium generis humani, Tacite...*

HÉLOISE. — Chut ! ça je sais le traduire, laisse-moi faire, ça veut dire : « Ah ! l'horrible chose qu'un chrétien. »

ABÉLARD. — Traîtresse jusque dans tes traductions. Qu'est-ce que mon Héloïse ? Une menteuse, une mauvaise, une impudique, une gourmande, une voluptueuse, une lascive, une chienne, une païenne, une blasphématrice, une traîtresse enfin. Fol Abélard, qui la proclame intègre, fidèle, indétournable, intachable, Héloïse immaculée !

HÉLOISE. — Voilà à quoi sert la philosophie.

ABÉLARD. — Ne médis pas de la philosophie. Elle m'a permis de contenir pendant des années les flots d'un amour sans objet pour que je puisse le déverser tout d'un coup dans tes bras. Quelle digue que la philosophie, que d'amours grondaient derrière cette philosophique barrière : l'amour pathétique de l'enfant qui voit la secrète bien-aimée au bras d'un cavalier, l'amour hypocritement rougissant du garçon de vingt ans, l'amour, le grand amour, qui occupe tout l'entre vingt et trente ans et d'où l'on sort déchiré et saignant avec pourtant la conscience d'être un bourreau, l'amour inquiet et dévotieux de la quarantaine, toutes ces amours que je ne connus pas, tout cet amour avaricieusement accumulé pour être jeté d'un seul coup aux pieds de mon impure-immaculée, de ma chaste-impudique, de ma froide-lascive, de ma véridique-traîtresse, de ma toute mauvaise bienfaitrice, Héloïse, Héloïse, toi, toi...

Abélard se lève du tabouret et tente de saisir Héloïse qui se dérobe à nouveau, elle fuit, il la poursuit. Ils tournent autour de la table, elle s'empare de la gaule au passage et soudain, en riant, très franchement, par jeu, frappe Abélard.

HÉLOISE, *contrefaisant Abélard.* — Je vous rappelle que vous êtes en pénitence, monsieur.

Abélard se jette à genoux en riant.

ABÉLARD, *se frappant la poitrine.* — Bachdi-coucou, frdmzlinô...

HÉLOISE, *en frappant.* — Reconnaissez que vous avez été une grande brute, avouez que vous avez odieusement abusé du silence auquel me condamnait la présence d'un oncle cruel pour me frapper avec toute la malignité d'un maître en philosophie (je parie qu'il y a des bleus sur mes bras), confessez que vous êtes un serpent.

ABÉLARD. — J'avoue !

HÉLOISE. — Un crapaud !

ABÉLARD. — J'avoue !

HÉLOISE. — Une limace !

ABÉLARD. — J'avoue !

HÉLOISE. — Je déteste les limaces, elles me font penser aux doigts de mon oncle...

ABÉLARD. — Je confesse, je m'accuse, je fais contrition...

HÉLOISE. — Dites : c'est ma faute.

ABÉLARD. — C'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très grande faute...

Abélard essaie d'embrasser les pieds d'Héloïse. Elle fait un saut en arrière.

HÉLOISE. — Pouce !

ABÉLARD, *redressé du buste, mais toujours à genoux.* — Quoi ?

HÉLOISE. — Pouce ! relève-toi ! vite, vite...

ABÉLARD, *se relevant.* — Que se passe-t-il ?

HÉLOISE. — Pouce, ça veut dire que le jeu est terminé. Je n'aime pas la tournure qu'a prise ce jeu. *(Elle jette la gaule au loin.)* Viens là, prends-moi dans tes bras. *(Elle se blottit contre lui, place la tête sur son épaule.)* Serre-moi bien fort. *(Silence. Abélard fait mine de parler. Héloïse lui pose le doigt sur les lèvres.)* Je ne veux plus jamais te voir à genoux devant moi. Oh ! le vilain jeu que celui-là. J'ai eu l'impression que nous entrions dans un monde louche, le monde des confessionnaux, des macérations, des cilices, des délectations moroses et des « injures remâchées », comme il disait tout à l'heure. Nous entrions dans le monde de mon oncle.

ABÉLARD. — Comme tu le hais !

HÉLOISE. — Peu importe. Il ne compte plus. Maintenant, ce qui compte, c'est toi et moi. *(Elle s'éloigne à bout de bras.)* Tu es l'homme que j'aime, Abélard. *(Elle fait une petite révérence.)* Et je suis votre femme et servante, dame Héloïse. *(Abélard veut attirer Héloïse vers lui.)* Non, monsieur, car il faut maintenant, avec votre permission toutefois, que je me prépare à recevoir l'hôte que nous attendons. Anjou, si je ne me trompe, adore un certain mélange de vins sucrés et épicés dont je suis seule à connaître la recette...

ABÉLARD. — Hâtez-vous donc, madame.

Héloïse disparaît dans l'alcôve. Abélard entreprend de graisser la poulie-serrure. Il commence par le mécanisme fixé sur sa table de travail. Le jour rougeoie et baisse derrière l'échafaudage des tours du chantier Notre-Dame. Un mendiant chante dans la rue.

HÉLOISE, *parlant de l'alcôve.* — Que fais-tu, mon amour ?

ABÉLARD. — Je graisse la serrure.

HÉLOISE. — Dieu me protège ! Le plus illustre des professeurs de philosophie m'avait pris mon cœur, je me réveille l'épouse d'un serrurier. Depuis trois mois que tu vis sous ce toit, à quelle œuvre t'es-tu consacré ?

ABÉLARD. — A l'amour d'Héloïse.

HÉLOISE. — Non, à la fabrication d'une serrure.

ABÉLARD. — Je ne fortifierai jamais assez la porte qui défend notre bonheur.

HÉLOISE. — Bricoleur !

ABÉLARD. — Il m'a fallu quarante ans pour apprendre que le bonheur existait. Je ne veux pas le laisser s'enfuir.

HÉLOISE. — Attention, Abélard ! Le bonheur est comme ton levraut, il ne vit pas en cage.

Abélard, suivant le fil de la poulie, monte peu à peu jusque vers la porte de la chambre.

Héloïse amène un mannequin et une épée et s'escrime contre le mannequin.

ABÉLARD, *de la serrure de la porte de la chambre.* — Que fais-tu, mon amour ?

HÉLOISE. — Je prends ma leçon d'escrime. Méthode Ambrosi. L'escrime à la portée de tous. L'escrime chez soi, seul et sans professeur. L'art de tuer ses ennemis enseigné en vingt leçons, par correspondance...

ABÉLARD. — Ça va ?

HÉLOISE. — Non. Mais attends. J'ai trouvé un moyen de me mettre du cœur dans les bras. *(Elle va à la table, écrit quelque chose sur un papier, puis accroche le papier sur la poitrine du mannequin, à la place du cœur. Sur le papier, on lit « Fulbert ». Elle reprend l'escrime. Puis elle plante l'épée dans le cœur du mannequin et s'en va dans l'alcôve chercher des coupes et des cruches qu'elle dispose sur la table. Cependant Abélard, accoudé à la rampe, regarde Héloïse. Celle-ci, à la cantonade, sans voir Abélard :)* Que fais-tu mon amour ?

ABÉLARD. — Je suis heureux.

Sonnerie de trompettes dans la coulisse. Bruits divers derrière la porte de la chambre.

HÉLOISE. — Anjou.

Abélard gagne la table et manœuvre la poulie, qui ne grince plus. Héloïse, debout, maintien réservé.

SCÈNE III

ABELARD, HELOISE, LE PRINCE, TROMPETTE, OFFICIERS, SOLDATS, VALETS

Officiers, hommes d'armes, etc., précèdent le Prince et se rangent sur son passage.

LE PRINCE, *à un officier.* — Préviens qu'on me prépare à souper. *(A un autre officier :)* Tu es libre, mais tu me raconteras quel accueil on t'a fait. *(A un autre officier :)* Reviens me chercher à 8 heures. *(A tous :)* A tout à l'heure, messieurs. Décidément les abords de ta demeure sont presque aussi vertigineux que les prémices de ta philosophie. *(A Abélard, en l'embrassant :)* Abélard, mon frère ! *(A Héloïse, en s'inclinant :)* Toujours plus belle, Héloïse. Bientôt, je n'oserai plus te tutoyer. Les leçons du maître te profitent. La rose s'est épanouie.

HÉLOISE, *révérence prolongée.* — Vous me flattez, Monseigneur. *(Seconde révérence.)* Vous me faites rougir de confusion, Monseigneur. Vous oubliez, Monseigneur, que vous parlez à une écolière.

Pendant qu'elle parle, la suite du Prince est sortie. Abélard referme la porte.

LE PRINCE. — Je voudrais être écolier dans ton école.

HÉLOISE. — On me met au piquet.

LE PRINCE. — Je m'y ferai mettre aussi. Ce sera une manière d'être à tes genoux.

HÉLOISE. — On me fait réciter des *Pater* et des *Ave* à longueur de journée.

LE PRINCE. — Tu entendras une autre sorte de prières.

HÉLOISE. — On m'oblige à baisser les yeux.

LE PRINCE. — Moi aussi, je te ferai baisser les yeux, mais cette honte-là te sera bien douce.

HÉLOISE. — On me bat. Mes bras sont couverts de bleus.

LE PRINCE. — Moi aussi, je te laisserai d'inoubliables marques.

HÉLOISE. — Mais que m'apprendrez-vous ? Vous ne savez pas l'hébreu... vous !

LE PRINCE. — L'art que je t'enseignerai a permis à des bergères de régner sur les plus grands rois...

HÉLOISE. — ... et à des écolières de devenir les maîtresses de leurs maîtres. Connu. Je pourrais vous donner des leçons.

LE PRINCE, *à Abélard.* — Elle a fait des progrès étonnants. Mes félicitations.

ABÉLARD. — Mes progrès à moi sont encore bien plus étonnants. Tu ne vas plus me reconnaître, Anjou. Je ne me reconnais plus moi-même. Il est vrai que j'avais beaucoup plus à apprendre qu'elle. Je suis vraiment parti de zéro. L'enfant qu'on apporte à la nourrice n'est pas plus ignorant qu'Abélard lorsqu'il rencontra Héloïse. Je ne savais même pas me servir de mes yeux. Tiens, je suis incapable de te dire si le printemps dernier fut tardif ou précoce, sec ou pluvieux, serein ou venteux...

LE PRINCE. — Héloïse professerait-elle l'art de prédire le temps ?

ABÉLARD. — Elle est de mauvaise humeur quand il pleut, je redoute la pluie. Mais elle est si frileuse que lorsqu'il gèle elle passe toute la nuit serrée étroitement contre moi. Ah ! comme j'ai prié les saints de glace ! Les grandes chaleurs l'embrasent, je bâtirai un temple au Chien divin de la Canicule. Les brumes l'incitent à l'étude, un nuage passe, son front se plisse, elle échappe à mes bras et veut réellement apprendre l'hébreu, me voilà plus anxieux que le capitaine qui, de la passerelle de son navire, voit sur l'horizon s'amonceler les signes annonciateurs d'un cyclone.

LE PRINCE. — Tu aimes Héloïse.

HÉLOISE. — Et j'aime Abélard.

LE PRINCE. — Abélard et Héloïse s'aiment. Ainsi soit-il. *(Le Prince s'approche d'Héloïse et s'adresse plus particulièrement à elle. Abélard, à part, les regarde distraitement, en jouant avec les objets qui sont sur la table, non pas nerveusement, mais comme en rêvant.)* Ne pourrais-tu enseigner à ton élève que l'Univers dont tu lui as révélé l'existence existe *aussi* au delà des murs de cette chambre et de l'horizon de cette fenêtre ?

HÉLOISE. — Désirez-vous, par hasard, que je lui rappelle qu'il existe *aussi* d'autres femmes ?

LE PRINCE. — Ne pourrais-tu lui souffler dans l'oreille, au passage, que le roi est sur le point de partir pour la guerre ?

HÉLOISE. — Dieu merci, Abélard a renoncé le même jour à la carrière des armes et à son droit

d'aînesse. Ni les affaires de la paix ni celles de la guerre ne le concernent plus. C'est un homme libre...

LE PRINCE. — ... c'est-à-dire docile à ta loi. Oh ! la plus douce des lois, que je chérirais d'aussi tendres liens ! C'est précisément la situation où se trouve notre régent...

HÉLOISE. — Toujours enchaîné, n'est-ce pas, à la noire Mélanie d'Aiglemont...

LE PRINCE. — ... qui ne refuse rien au cardinal Paquinaud.

HÉLOISE. — Quoi donc ? On m'avait dit que le cardinal n'aimait — sur cette terre s'entend — que son neveu, son cousin, son filleul, je ne sais plus, enfin ce garçon beau comme une jeune fille...

LE PRINCE. — Pardonne-moi. Je sautais un maillon de la chaîne afin d'épargner ta pudeur d'écolière. Bref, les liens d'amour sont noués de telle façon que le régent se trouvera sous la loi du cardinal. Ne pourrais-tu souffler dans l'oreille de ton ami que le cardinal Paquinaud est un homme puissant et rancunier.

HÉLOISE. — Mes jeux ont fait oublier à mon ami quelle peut bien être la couleur du chapeau des cardinaux.

LE PRINCE. — Mais le cardinal n'a certainement pas oublié qu'Abélard l'a ridiculisé devant tout ce que l'Europe compte de savants. Veux-tu savoir qui est le cardinal ? Quand Paquinaud fut fait abbé, il mena une intrigue de trois mois pour faire perdre une place de concierge à son frère de lait en souvenir d'une râclée reçue à l'âge de cinq ans ; il me l'a raconté lui-même.

HÉLOISE. — Je vous crois, Anjou, je vous crois, mais, par Dieu ! taisez-vous... Je savais bien que les grives arriveraient un jour. Quand j'étais une vraie écolière, les grives arrivaient des contrées nordiques, sur l'aile des premiers vents d'automne, à la veille des vendanges, elles annonçaient que les vacances étaient terminées et qu'il allait falloir rentrer à Paris, chez l'oncle Fulbert. Le temps ordinaire allait reprendre son cours, le temps du calcul, du latin et du fouet, le temps douloureux des humains. Je ferme les yeux, je me bouche les oreilles, je ne veux pas vous voir, je ne veux pas vous entendre, vous avez ce soir le plumage d'une grive, vous sifflez comme les grives, quel mauvais rêve avez-vous fait cette nuit ?

LE PRINCE. — J'ai rêvé qu'un chapeau rouge prenait au filet un couple de ramiers.

HÉLOISE. — Mon oncle a compté tout à l'heure qu'il y a aujourd'hui trois mois qu'Abélard vit sous ce toit. Trois mois, un terme, un trimestre, treize semaines, quatre-vingt-onze jours, un quart d'année, un quatre centième de siècle. C'est ainsi qu'on mesure le temps des hommes. Mais pour Abélard et pour moi, c'est le temps du bonheur et ce temps-là n'a aucune commune mesure avec tout le reste du temps. Trois mois (qu'on dit) pendant lesquels dormir n'était plus dormir mais dormir-dans-le-bonheur, manger, manger-dans-le-bonheur, parler, parler-dans-le-bonheur, penser, penser-dans-le-bonheur, trois mois (qu'on dit) de temps *dénaturé*, le temps du bonheur. Il n'y a pas d'exemple au monde que les grives ne soient finalement arrivées. Je savais bien que les grives arriveraient. Mais pas ce soir. Pas *encore* ce soir. Ce cardinal n'est peut-être ni si méchant ni si puissant ? Ne me répondez pas tout de suite. Goûtez d'abord mes vins sucrés et épicés, comment trouvez-vous le mélange d'Héloïse ?... Ne parlez pas tout de suite, Anjou. Que cette soirée encore fasse partie de notre grand bonheur d'un seul tenant, qu'elle ne soit pas un pauvre petit morceau de bonheur arraché, volé, grapillé, un malheureux coup heureux à la loterie de la vie. Ah ! que nous sommes heureux, d'Anjou, vous ne pouvez pas savoir combien, à l'abri de cette monumentale serrure qu'Abélard inventa, Abélard et Héloïse sont heureux !

ABÉLARD, *sortant de sa rêverie.* — J'aime cette voix chantante. Une voix étonnante chez une jeune fille. *(Au Prince :)* Crois-tu que j'eusse aimé une femme à la voix criarde ? Je ne crois pas. *(Chanson dans la rue.)* C'est le même refrain que tout à l'heure.

LE PRINCE. — Tout Paris le fredonne depuis trois mois.

HÉLOISE. — C'est bien vrai que cette année aussi il y a des refrains à la mode à Paris, c'est l'évidence même. D'Anjou, racontez-nous ce qui se passe à Paris cette année. De quoi parle-t-on ?

LE PRINCE. — Il n'est bruit, dans toute la ville, que d'une histoire d'amour.

Abélard est allé chercher une viole et essaie d'accompagner en sourdine le chanteur de la rue. Il y arrive peu à peu.

HÉLOISE. — Voilà qui nous change de votre cardinal. Ah ! que j'aime ce Paris qui se passionne pour une histoire d'amour. Au moins finit-elle bien ?

LE PRINCE. — Elle finira comme vous le voudrez.

HÉLOISE. — Ce « comme vous le voudrez » me rappelle singulièrement le chant de la grive. Je n'aime pas du tout ce « comme vous le voudrez ». Racontez-le quand même, ce roman d'amour.

LE PRINCE. — Le héros, chose surprenante, est l'un de nos plus illustres savants...

HÉLOISE. — Il me plaît, votre héros. J'espère que Paris ne jure plus que par son nom.

LE PRINCE. — Paris est frivole, mais Paris n'aime pas qu'on le néglige. Paris n'aime pas les amours qui se cachent. Paris réclame des spectacles et cajole ceux qui lui en donnent. Or je connais un certain chapeau rouge qui prépare pour Paris un spectacle de son goût, scandaleux et cruel. Au prochain cours que daignera faire notre héros, des écoliers appointés par le cardinal déchaîneront un tumulte monstre ; ils auront les rieurs pour eux car c'est en criant le nom de sa maîtresse qu'ils couvriront la voix du maître. Après deux ou trois séances de ce genre, le régent prendra prétexte du scandale pour fermer le cours et exiler le philosophe. C'est ce qu'on appelle une cabale, mademoiselle.

ABÉLARD. — J'entends qu'il se prépare une cabale. J'imagine qu'il est plaisant de monter une cabale. Naguère, philosophique puceau, je remisais les cabales avec les complots, conjurations et autres intrigues de cour, dans le domaine interdit des Choses Futiles. Mais peut-être qu'Abélard déniaisé

se plairait à ourdir de sombres complots. Qu'en penses-tu, mon âme ? Vite, dis-moi, d'Anjou, qu'est-ce que c'est que cette cabale ? Contre qui est-elle dirigée ?

LE PRINCE. — Contre toi, Abélard.

Silence. Abélard accorde sa viole, joue et chante.

HÉLOISE. — As-tu entendu ce qu'il disait ? Nos amours sont publiques. Tout Paris en parle. Tu avais tort tout à l'heure de me reprocher de t'obliger à mentir. Tu n'as jamais cessé d'habiter une maison de verre. *(Silence. Abélard continue de jouer et de chanter.)* As-tu entendu ce qu'il disait ?

ABÉLARD. — Je trouve plaisant qu'Anjou me fasse la morale.

LE PRINCE. — Je ne te prêche pas, je te mets en garde...

ABÉLARD. — J'ai une maîtresse, tout Paris le sait, tant mieux, car j'ai horreur de la dissimulation...

LE PRINCE. — Ta gloire...

ABÉLARD. — Ma gloire est fille de la dialectique. Le philosophe Abélard se trouvait être puceau, il a perdu son pucelage, sa philosophie n'est pas moins bonne qu'avant...

LE PRINCE. — Ce n'est pas moi qui dirai le contraire. Mais nous ne sommes plus au temps d'Epicure. Il est dans nos habitudes que la vie d'un clerc offre les apparences de l'austérité. La chaire où tu enseignes dépend de l'Archevêque de Paris. Il te l'ôtera si tu lui en offres le prétexte en donnant l'exemple du scandale.

ABÉLARD. — Qu'il me l'ôte donc. Plus de chaire, plus d'élèves, plus de cours, plus de discours. Dame dialectique, je vous salue, notre union fut heureuse, il me reste encore quelques écus de la dot que vous m'avez apportée, adieu !

Abélard se lève et se met à marcher de long en large. Il tient toujours sa viole entre les bras et, de temps en temps, pince quelques notes...

HÉLOISE. — Vous me faites peur, Abélard.

ABÉLARD. — Je suis heureux, Héloïse...

HÉLOISE. — ... dans ta maison de verre... avec ta belle serrure. Réfléchis donc que si tout Paris parle de nos amours il est impossible que mon oncle ne finisse pas par les découvrir.

ABÉLARD. — A votre santé, chanoine. Si j'avais été l'oncle d'une aussi jolie nièce, j'aurais fait en sorte de la garder pour moi...

HÉLOISE. — Tu me fais peur, Abélard. Réfléchis que Fulbert va nous chasser...

ABÉLARD. — C'est justement l'été. Par bonheur, nous ne sommes embarrassés d'aucun meuble. La totalité de nos biens terrestres tiendra dans un sac d'écus. Toutes les routes de France nous sont ouvertes. J'achèterai un âne, pour porter mon Héloïse ; ne t'inquiète pas, les cailloux du chemin n'écorcheront pas tes jolis pieds.

HÉLOISE. — Réfléchis au scandale de notre fuite. Tes élèves se moqueront de toi, tes disciples pleureront de honte, tes protecteurs se détourneront. Toutes les portes se fermeront devant nous.

ABÉLARD. — Tu n'auras plus de révérences à faire, je n'aurai plus de thèses à combattre ni d'antithèses à développer, je renverrai saint Paul à ses Corinthiens et saint Augustin à ses Alexandriotes ; je mettrai le Nouveau Testament nez à nez avec l'Ancien et je les laisserai se disputer tous les deux jusqu'à la fin des siècles, moi, salut ! Nous trouverons bien quelque grotte pour nous abriter, tu feras la cuisine et la lessive, je scierai le bois et j'irai chercher l'eau à la source, et grâce aux écus laissés par dame Philosophie nous pourrons manger du poulet tous les jours. Comme nous allons être heureux, Héloïse !

HÉLOISE. — Il y a des limaces dans les grottes !

ABÉLARD. — Je bâtirai une chaumière.

HÉLOISE. — La cheminée fumera.

ABÉLARD. — On fera un courant d'air pour chasser la fumée.

HÉLOISE. — Je prendrai froid, le froid me tombera sur les poumons et j'en mourrai.

ABÉLARD, *il s'arrête de marcher et regarde longuement Héloïse.* — Malheur à moi ! *(Silence. Il jette sa viole.)* L'autre nuit, j'ai rêvé que j'étais devenu lépreux et qu'Héloïse exigeait d'être enfermée avec moi dans la léproserie. Ce rêve mentait. *(Silence. Il marche jusque tout près d'Héloïse.)* Réponds-moi : si j'étais lépreux — tu sais ce que c'est que la lèpre : les doigts tombent comme du bois mort, une chienne ronge le nez, cela va très lentement et puis, un beau jour, dans le bas du ventre, il n'y a plus qu'une plaie à la place du sexe, cela se fait très lentement, année par année — donc, si je devenais lépreux, m'aimerais-tu encore ?

HÉLOISE, *très lentement, en le regardant dans les yeux.* — Si tu devenais lépreux je ne t'aimerais plus.

ABÉLARD. — Malheur à moi ! Héloïse ne m'aime pas.

LE PRINCE. — Héloïse, nous le disions tout à l'heure, aime un homme qui est illustre, riche, beau et modeste et qui se nomme Abélard.

HÉLOISE. — Et Abélard aime une fille et non pas une entité dénommée Héloïse.

LE PRINCE. — N'enseignes-tu pas qu'une substance vidée de ses attributs n'est qu'un cadre sans tableau, qu'elle est proprement inconcevable ?

HÉLOISE. — Tu m'as appris que Dieu privé de sa toute-puissance, de son éternité, et cœtera, ne serait qu'un autre nom du néant, qu'Abélard privé de sa beauté ne serait pas Abélard.

LE PRINCE. — Si j'étais nègre, t'ai-je dit. « C'est absurde, m'as-tu repris. Si tu étais nègre, tu ne serais pas Anjou. » Si tu étais lépreux, tu ne serais pas Abélard.

ABÉLARD. — Suffit ! Suffit ! Vous serez couronnés tous les deux, ex-æquo. Je n'eus jamais d'aussi bons élèves. Qu'il est doux à un maître d'avoir des disciples qui comprennent aussi exactement sa pensée et qui en déduisent les conséquences avec une logique aussi impeccable. *(Il boit une coupe du mélange d'Héloïse.)* Mes amis, pardonnez-moi cette indécente histoire de lèpre. Aussi bien, est-ce ta faute, mon âme, mon amour m'enivre et depuis quelque temps je ne distingue plus bien le rêve du réel. Merci de m'avoir réveillé.

HÉLOISE, *vers le Prince.* — Je crois bien que j'entends chanter les grives.

Silence. Héloïse remplit les coupes. Le Prince boit. Héloïse boit. Abélard reprend la viole, joue et chantonne.

LE PRINCE, *à part, à Héloïse.* — Tu me plais, Héloïse, mais prends garde, car je discerne en toi le germe d'une grande vertu qui traîne après soi de grandes douleurs.

HÉLOISE. — « Amour » est-il le mot de votre énigme, Monseigneur ?

LE PRINCE. — C'est le goût de la vérité que j'ai reconnu en toi. C'est bien ce qui m'étonne, Héloïse. Je n'aimerais pas t'aimer, c'est trop de deux à avoir le goût de la vérité, tu me ferais peur... *(Trompettes. Le Prince s'éloigne d'Héloïse.)* Adieu, mes amis, le plaisir m'appelle.

HÉLOISE. — Comment est fait ce plaisir-là ? Quelle est la couleur de ses yeux ?

LE PRINCE. — Il ne te vaut pas, mais il ment si naturellement que je ne demande jamais s'il dit la vérité.

La porte s'ouvre. Entrent soldats, officiers, trompettes, qui font la haie. Fulbert entre en même temps et, tantôt en se dissimulant derrière eux, tantôt à quatre pattes derrière les balustrades, parvient jusqu'à un palier, où il se cache.

ABÉLARD. — Cours à tes amours, Anjou. Et ne t'étonne pas si ta maîtresse boude parce que tu as oublié le collier que tu lui avais promis. Surtout ne te demande pas lequel des deux elle préfère, toi ou le collier, le collier ou toi. Ce serait une question absurde. Car tu ne serais pas toi-même si tu n'étais prince et un prince ne serait pas prince s'il n'offrait pas des colliers.

LE PRINCE, *du fond de la scène, pendant qu'Abélard manœuvre la poulie.* — Ne t'inquiète pas, Abélard. Je ne crains aucune surprise. Je n'aime que les catins, moi.

Trompettes. Fulbert demeure caché.

SCÈNE IV

ABELARD, HELOISE, FULBERT

ABÉLARD. *tourné vers la porte de la chambre, crie.* — Va, cours, hâte-toi, plus vite, Monseigneur, il faut du nerf pour faire ce métier-là. Presse, pousse, sonde, fouille. Ah ! ce n'est toujours que toi-même que tu découvres au fond de leurs yeux. Je ne te disputerai pas tes plaisirs, Anjou.

HÉLOISE. — C'est une condition singulière que d'être fils du roi.

ABÉLARD. — Dormir quand les hommes travaillent, s'enivrer quand ils dorment.

HÉLOISE. — J'aimerais mieux être fils du roi que le roi lui-même.

ABÉLARD. — Perdre aux cartes en une nuit ce que le maçon gagne en un an.

HÉLOISE. — Oh ! j'aimerais être fils de roi !

ABÉLARD. — Voler les femmes des autres et ne pas satisfaire la sienne.

HÉLOISE. — C'est se conduire en véritable ami que de t'avertir des dangers qui te menacent.

ABÉLARD. — Et pour conclure bâiller en se lamentant que l'existence est absurde.

HÉLOISE. — Il n'est pas nécessaire d'avoir pleuré toutes les larmes du Christ pour déceler les intrigues du cardinal Paquinaud.

ABÉLARD. — Trancher de tout. Donner des conseils : « Abélard, je t'avertis, fais attention, prends garde. »

HÉLOISE. — Le fils du roi n'est ni enchaîné à ses fonctions ni prisonnier de ses richesses, il n'y a pas d'homme plus libre sur la terre.

ABÉLARD. — Tout savoir sans rien apprendre. Jouir de tout sans avoir souffert de rien. Juger sans permettre qu'on le juge. Et finalement condescendre à partager une expérience qu'il n'a pas.

HÉLOISE. — Imagine qu'une compagnie s'est assemblée au sommet d'une haute tour, un nuage informe surgit à l'horizon. « C'est l'armée ennemie », dit le châtelain. « C'est la pluie pour demain », se désole le paysan qui veut rentrer son foin. « Ce sont les gendarmes du roi », s'épouvante le voleur qui se dissimule sous le costume d'un jongleur. Mais le fils du roi est si riche qu'il n'a pas besoin de voler, il a tellement de maîtresses qu'il ne désire plus aucune femme, il peut si aisément faire disparaître ses ennemis qu'il oublie de souhaiter leur malheur. Rien ne fausse son jugement. En somme, c'est le seul esprit libre, le seul véritable clerc du royaume. Et il sera nécessairement le premier à discerner la vraie nature du nuage apparu sur l'horizon. Ce nuage, dira-t-il, c'est l'amour d'Abélard et Héloïse ; je l'ai vu se former le jour de leur première rencontre ; ce ne fut d'abord que l'union de deux nuées impalpables ; rapidement il prit forme. Mais moi qui suis prince et au surplus juché sur le sommet de la tour, je vois d'autres nuages surgir à l'horizon et se précipiter à sa rencontre ; je prévois le choc, le grondement du tonnerre, la grande lueur des éclairs et je pleure à l'avance ce grand amour foudroyé. Mais il ne sert à rien de crier « au loup ! », l'homme est impuissant à changer le cours des nuages. D'ailleurs, je suis le fils du roi et rien ne me regarde. Adieu, je vais à mes plaisirs.

Fulbert bondit silencieusement du fond de la scène jusque derrière la table.

ABÉLARD. — Que d'ingéniosité, que de flamme, que de passion, que d'éloquence peut trouver une jeune fille pour justifier un débauché !

HÉLOISE. — Qu'il suffit de peu de jalousie pour détruire une grande amitié.

ABÉLARD. — Les amants des prostituées ne sont pas jaloux.

HÉLOISE. — Les savants qui ne sont jamais sortis de leur cabinet ont quelque chose de commun avec les vieilles dévotes : les plaisirs des jeunes gens les épouvantent et ils se signent quand ils croisent une jolie fille.

ABÉLARD. — Les petites bourgeoises qui ne sont jamais allées à la cour ont quelque chose de commun avec les vieux courtisans : elles marcheraient sur les mains pour qu'un prince daigne les regarder.

HÉLOISE. — Une écolière a peut-être plus à apprendre d'un fils de roi que d'un maître en philosophie.

ABÉLARD. — Quand une écolière a déjà l'âme d'une prostituée.

HÉLOISE. — Tais-toi. Viens là. Viens vite. *(Elle attire Abélard contre elle avec une demi-révérence.)* Je te demande pardon. Tais-toi. Je te demande pardon bien que ce soit toi le fautif. Mais je te demande pardon quand même. *(Abélard fait mine de parler, mais elle met le doigt sur sa bouche, la tête sur son épaule, se presse contre lui.)* Sais-tu ce qui vient de se passer ? Pour la première fois depuis qu'ils se parlent, Abélard et Héloïse ont failli s'injurier... pardon, pardon.

Abélard serre fougueusement Héloïse contre lui. Ils s'étreignent. Fulbert surgit derrière eux et rit bruyamment. Abélard et Héloïse se séparent. Fulbert devant la table remue les manuscrits en cours, rit. Fulbert devant la poulie, touche le graisseur, rit. Fulbert devant la gaule, la soupèse, la rejette, rit. Fulbert devant le mannequin, regarde l'épée fichée dans l'étiquette épinglée à la place du cœur, s'approche pour lire « Fulbert », rit. Fulbert devant le Christ, s'agenouille, étend les bras en croix, rit de plus en plus fort.

RIDEAU

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Un vestibule du palais.

DES SEIGNEURS, LE PRINCE,
LE CHEVALIER, FULBERT, DES GARDES

Le Chevalier est en armes, sauf le casque. La barbe et les cheveux blancs. Les Gardes sont armés de piques, mais ils s'en servent parfois comme de bâtons, frappant alors avec le bas de la hampe. Entre un Jeune Seigneur.

PREMIER JEUNE SEIGNEUR. — L'Évêque de Sens est mort.

DEUXIÈME JEUNE SEIGNEUR. — La belle affaire !

PREMIER JEUNE SEIGNEUR. — Oh ! moi, ça ne me fait ni chaud ni froid.

DEUXIÈME JEUNE SEIGNEUR. — Une mort qui ne me fera ni rire ni pleurer.

PREMIER JEUNE SEIGNEUR. — Dis-nous plutôt si le roi chassera demain.

DEUXIÈME JEUNE SEIGNEUR. — Moi, je n'aime que la chasse au loup ; j'attends l'hiver.

FULBERT. — La nouvelle est-elle sûre ?

PREMIER JEUNE SEIGNEUR. — Un courrier vient de l'annoncer au roi.

DEUXIÈME JEUNE SEIGNEUR. — Le lièvre vaut d'être couru.

PREMIER JEUNE SEIGNEUR. — Gibier de demoiselle...

DEUXIÈME JEUNE SEIGNEUR. — Un faucon se laissant tomber du ciel, comme une pierre, sur un lièvre apeuré, j'aime ça.

Les deux Jeunes Seigneurs se dirigent vers la cheminée ; on n'entend plus leur conversation.

PREMIER SEIGNEUR. — Mort d'évêque, c'est l'émoi des robes noires.

DEUXIÈME SEIGNEUR. — Qui guigne la crosse peut bien manquer la mitre.

PREMIER SEIGNEUR. — On a vu plus d'une mitre se perdre à force de crosses.

DEUXIÈME SEIGNEUR. — Le pape donne la mitre.

PREMIER SEIGNEUR. — Mais c'est le roi qui tient la crosse.

DEUXIÈME SEIGNEUR. — Pour Monseigneur de Sens le roi s'appelait Henri d'Angleterre.

PREMIER SEIGNEUR. — Cette fois le roi ne donnera la crosse qu'à une mitre de sa suite.

DEUXIÈME SEIGNEUR. — Souvent mitre varie, aujourd'hui fille de Louis de France, demain cousine d'Henri d'Angleterre.

PREMIER SEIGNEUR. — Cette fois Louis inscrira son nom dans tous les plis de la mitre.

DEUXIÈME SEIGNEUR. — Il donnerait volontiers cette mitre-là à un âne de son écurie.

PREMIER SEIGNEUR. — Les ânes reconnaissent-ils la main qui donne le foin ?

DEUXIÈME SEIGNEUR. — Il suffira que l'âne soit assez âne pour ne rien entendre aux paroles de l'Anglais.

PREMIER SEIGNEUR. — Il faudra lui boucher les oreilles.

DEUXIÈME SEIGNEUR. — On cherche un âne sourd.

PREMIER SEIGNEUR. — Pour le coiffer de la mitre.

Le Prince se dirige vers Fulbert.

LE PRINCE. — Vous voilà tout ému, Fulbert.

FULBERT. — Emu ? Pourquoi donc ému, Monseigneur ?

LE PRINCE. — Ne comprimez pas les battements de ce cœur, je le vois bondir sous la soutane. Peine inutile, je suis dans le secret.

FULBERT. — Quel secret, Monseigneur ? Je ne vous suis pas...

LE PRINCE. — Il n'est pas encore évêque, qu'il ment déjà comme un cardinal.

FULBERT. — Pas encore évêque...

LE PRINCE. — Je vous dis que je suis dans le secret. En vérité, je l'ai connu avant vous et même je ne jurerai pas que je ne suis pour rien dans la décision du roi.

FULBERT. — La décision du roi...

LE PRINCE. — Je ne vous dirai pas que nous avons été affligés en apprenant la semaine dernière le malaise dont souffrait Monseigneur de Sens. Ses attaches avec l'Angleterre nous étaient trop connues...

FULBERT. — Les secrets d'Etat, Monseigneur...

LE PRINCE. — Vous devez désormais les connaître. Quand votre nom fut prononcé...

FULBERT. — Fulbert est-il un nom, Monseigneur ?

LE PRINCE, *il se met à tourner autour de Fulbert.* — Justement, mon père désire que le nouvel évêque ne soit pas apparenté à ces grandes familles qui songent davantage aux intérêts de leur fief qu'à la grandeur du royaume...

FULBERT. — Certes, mon dévouement pour Sa Majesté est sans partage.

LE PRINCE. — Je fis remarquer qu'en outre votre élévation serait une preuve de l'intérêt que porte le roi à tous ces humbles serviteurs de l'Eglise qui ne doivent leur avancement qu'à leur piété et à l'accomplissement fidèle de leur tâche. Le chanoine Fulbert ne doit rien à la faveur...

FULBERT. — Certes, qu'un Fulbert reçoive la mitre — ce que je ne parviens pas à croire — ferait bondir d'espoir le cœur des humbles desservants des paroisses et multiplierait leur dévouement pour la cause royale.

LE PRINCE. — D'autres membres du Conseil défendirent leurs favoris. Ce fut en vain.

FULBERT, *il recule.* — Est-ce possible, Monseigneur ? Je ne parviens qu'avec peine à le croire. Pourrais-je jamais...

LE PRINCE. — Un ultime argument enleva la décision de mon père. Je lui rappelai que vous veniez d'être frappé par le malheur, votre maison déshonorée, votre nièce enlevée... *(Il se dirige vers la droite.)* « Il est juste, dis-je, il est d'un bon exemple que la vertu chrétienne soit récompensée. Fulbert n'a pas réclamé la réparation à laquelle il avait droit, il a pardonné à celui qui l'avait offensé, son grand cœur... »

FULBERT, *il se retourne.* — Qui a parlé de pardon, Monseigneur ?

LE PRINCE. — Vous avez eu égard au talent qu'Abélard met au service de la chrétienté et vous avez étouffé votre juste ressentiment.

FULBERT. — Cette mitre-là me paraissait aussi insolite qu'un « pour solde de tout compte » sur les lèvres d'un usurier !

LE PRINCE. — Il est beau de pardonner.

FULBERT. — Cette mitre-là m'a tourné la tête. J'ai failli croire qu'une fois dans sa vie Fulbert serait coiffé gratis !

LE PRINCE. — Ce pardon, ai-je dit au roi, révèle une grandeur d'âme...

FULBERT. — Mais au prix que vous proposez, Monseigneur, la mitre d'évêque coûte trop cher pour Fulbert.

LE PRINCE. — La mitre contre un pardon, Fulbert ! La crosse contre de la monnaie de singe ! Réfléchis bien. Cette occasion-là ne se présentera pas deux fois.

FULBERT. — Après ce pardon-là la mitre ne serait qu'un bonnet d'âne.

LE PRINCE. — Tu es un sot, Fulbert. Suppose qu'Abélard épouse Héloïse, ta plainte contre le séducteur devient sans objet, tu es débouté, tu as raté la mitre sans avoir obtenu la vengeance et tu t'es fait de moi un ennemi ; tu perds sur tous les tableaux.

FULBERT. — Abélard marié ne sera plus qu'un écrivailleur. Il n'aura plus droit à la robe des clercs. Il ne pourra plus disputer avec les cardinaux, je sais que cet homme-là rêve de devenir pape ! Il ne sera même pas chanoine.

LE PRINCE. — Il sera heureux. Qu'est-ce que cela veut dire pour toi le bonheur ?

FULBERT. — Je lui laisse bien volontiers ce bonheur-là, la pauvreté, l'obscurité, l'amertume de l'échec et l'amour de ma nièce pour toute consolation. Mais, Monseigneur, je ne donne pas six mois pour qu'ils se haïssent plus encore que je ne les hais.

LE PRINCE. — Etais-tu donc tellement amoureux de ta nièce ?

FULBERT. — Plût au ciel qu'Abélard ne m'eût frustré que d'un amour !

LE PRINCE. — Il n'a pas, que je sache, enlevé la dot avec la nièce ?

FULBERT. — J'ai vécu comme un avare, Monseigneur. Cette robe, récompense de tant de travaux, une maison honorée au cœur de la cité de Paris, une réputation intacte, le respect de mes pairs et l'envie de mes inférieurs, une nièce enfin, élevée avec tant de soins, revanche d'une enfance misérable, tout cela c'était mon trésor. L'injure d'Abélard en a fait un métal sans valeur. Votre mitre ne serait qu'un peu de plomb ajouté à un lingot de plomb. Toute la France se gausserait de l'évêque comme elle se gausse du chanoine. Seule une vengeance éclatante rendra son titre à ma monnaie.

LE PRINCE. — C'est tout simplement de l'alchimie ! Tu es bien savant sur le titre des métaux.

Dis-moi, chanoine, ne fabriquerais-tu pas de la fausse monnaie ? Je devrais te signaler au chef de la police...

FULBERT. — On ne plaisante pas avec ces choses-là, Monseigneur.

LE PRINCE. — Et si je disais au sénéchal que tu m'as avoué que tu fabriquais de la fausse monnaie?

FULBERT. — Cela vous amuse de me voir trembler...

LE PRINCE. — Tu serais soumis à la question...

FULBERT. — Ce n'est pas la première fois qu'un prince s'amuse de mes sueurs froides.

LE PRINCE. — Le bourreau t'attachera sur le chevalet...

FULBERT. — Là, je vous avoue que vous me faites peur. Riez donc, Monseigneur, puisque ce n'est qu'une plaisanterie...

LE PRINCE. — Il sera piquant de voir tes doigts grassouillets pris dans l'étau...

FULBERT. — Voilà. Vous avez réussi. Mon ventre me lâche...

LE PRINCE. — Ah ! ah ! ah !... Tu as bien fait de ne pas choisir la carrière des armes, chanoine.

FULBERT. — Je me connaissais, Monseigneur.

LE PRINCE. — Tu te serais liquéfié au seul bruit des épées !

FULBERT. — J'aime mieux vous entendre parler ce langage-là.

LE PRINCE. — Aussi couard que méchant !

FULBERT. — Ne vous retenez pas, Monseigneur !

LE PRINCE. — La lame qu'on retirerait de ça serait dégoûtante de fiel.

FULBERT. — Après la première gifle, il faut tendre l'autre joue. J'ai appris cela au berceau.

LE PRINCE. — Idiot ! La mitre ferait de toi un puissant. Tu pourrais à ton tour donner des gifles qu'on n'oserait pas te rendre. Cette idée-là devrait réchauffer ta bile. Je ne te comprends pas, Fulbert !

FULBERT. — Qu'est-ce qu'un homme qui n'a jamais été humilié peut bien comprendre à Fulbert ?

Entre Margot, qui, après un coup d'œil circulaire, se dirige vers le Prince dans un bruit de fanfreluches.

MARGOT, *au Prince.* — Vous vous confessez, mon cœur ? *(A Fulbert :)* S'est-il accusé, mon Père, de m'avoir trompée cette nuit même ?

LE PRINCE. — Il m'aurait refusé l'absolution. Ne lui dis jamais tes péchés, Margot, tu risquerais d'aller en enfer au sortir du confessionnal. Ce prêtre-là fait profession de ne jamais pardonner.

MARGOT. — Mais je crois bien le connaître. N'est-ce pas le célèbre Fulbert, l'homme qui payait un professeur pour apprendre l'amour à sa nièce ?

FULBERT, *à mi-voix.* — Toi, c'étaient plutôt tes professeurs qui te payaient.

LE PRINCE, *il attire Margot à lui.* — Imagine-toi que je lui offre un cadeau auquel il n'aurait jamais osé rêver. Quelque chose d'inimaginable pour lui. Comment te faire comprendre ? Suppose par exemple que je te propose de devenir reine. En échange je ne lui demande que de retirer sa plainte contre Abélard. Mais il paraît qu'un pardon l'étranglerait. Cette gorge-là n'est bonne qu'à avaler des injures ; elle ne renvoie jamais ni merci ni pardon.

MARGOT, *à part.* — Voilà un croche-pied qui te coûtera cher. Cette reine-là vaudra son pesant d'or. *(Haut :)* Il est impoli, mais je l'approuve. La loi doit être la même pour tous les sujets du roi. Pourquoi pardonner à Abélard ce qui ferait condamner un autre ?

LE PRINCE. — Parce que ça me ferait plaisir... et pour qu'il gagne sa mitre.

MARGOT. — Pauvre Abélard ! Tu le laisserais bien pendre si on te permettait en échange de donner des leçons à la petite nièce.

LE PRINCE. — Il est vrai que je les aime presque autant l'un que l'autre. Mais tais-toi là-dessus. Les échanges que nous faisons sont sans rapport avec ton commerce...

MARGOT. — Qu'elle parle latin, grec ou français, une catin est une catin.

LE PRINCE. — Tu as certes quelques motifs d'être sûre que je ne déteste pas les catins !

MARGOT. — Moi, je fais loyalement mon métier. Je ne mets pas l'étiquette « dialectique » sur ma marchandise pour la passer en contrebande... et être honorée comme je ne le mérite pas. La concurrence d'Héloïse est déloyale. Rien que pour cette fraude-là elle mérite le pilori. Et son complice Abélard avec elle.

LE PRINCE. — L'entendez-vous, Fulbert ? Elle aussi, elle défend le titre de sa monnaie.

FULBERT. — Avec quelle aisance, Monseigneur, vous vous jouez de tout ce qui nous blesse.

LE PRINCE. — Qu'en penses-tu, Margot ? Il dit « nous » en parlant de lui et de toi.

MARGOT. — Laisse-le tranquille. Ça finira par te porter malheur de provoquer tant de haine qui n'ose pas s'exprimer.

LE PRINCE. — Tu me détestes donc aussi ?

MARGOT. — Moi ? Je t'adore. Tu n'en doutes pas ? Mais je ne veux pas que tu t'occupes d'Héloïse. *(A Fulbert :)* Vous, venez avec moi.

Elle le prend par le bras et l'entraîne au fond de la scène. Entre une jeune fille mal vêtue, disgracieuse, pâle et des boutons sur le visage, un ruban bleu ciel et une médaille autour du cou.

LA JEUNE FILLE. — Mes seigneurs, dames, sires et demoiselles, l'Association des Jeunes Filles Pieuses vous prie de signer la requête dont elle a pris l'initiative pour réclamer au roi le juste châtiment d'Abélard et d'Héloïse ; Mes seigneurs, dames, sires...

LE PRINCE, *allant à la Jeune Fille et la prenant à part.* — C'est courageux à vous, jeune fille, d'affronter les rires et les quolibets pour porter en tous lieux votre requête. Mais, dites-moi, la haine des jeunes filles pieuses pour Héloïse et Abélard est-elle donc bien forte ?

LA JEUNE FILLE. — C'est l'évidence, Monseigneur.

LE PRINCE. — Les voici condamnés à courir les routes comme des jongleurs. Le châtiment n'est-il pas suffisant ?

LA JEUNE FILLE. — Mais ils sont heureux, Monseigneur.

LE PRINCE. — Le bonheur est-il donc une insulte aux jeunes filles pieuses ?

LA JEUNE FILLE. — C'est l'évidence, Monseigneur. Suis-je heureuse, moi ?

La Jeune Fille va rejoindre Margot et Fulbert. Ils se sont tous rassemblés et se tiennent par le bras.

FULBERT, *au milieu.* — Signez la pétition pour le châtiment d'Abélard et d'Héloïse, signez... signez...

Ils vont d'un seigneur à l'autre, en leur présentant la pétition. Le Prince va au Chevalier qui, depuis le début de la scène, erre sur le plateau, seul, méditatif et observateur.

LE PRINCE. — Tu t'es beaucoup battu, chevalier, durant ta longue vie errante ?

LE CHEVALIER. — Sous tous les ciels et contre toutes sortes d'ennemis.

LE PRINCE. — Tu sais sans doute quelle méthode de combat convient à chaque genre d'adversaire ?

LE CHEVALIER. — C'est fort simple, Monseigneur. Seule une bonne raison triomphe aisément d'une bonne raison. A l'épée toute nue, il convient d'opposer l'épée toute nue, aux machines de guerre des machines de guerre et aux ruses d'autres ruses...

LE PRINCE. — Mais qu'opposes-tu à la vilenie si tu n'es pas vil toi-même, à la bassesse si tu n'es pas bas, à l'ignominie si tu n'es pas ignoble ?

LE CHEVALIER. — Les êtres vils procèdent de la même manière que les sorciers et les enchanteurs. C'est aussi la façon des filles qui entraînent un passant dans un guet-apens. Tout leur art, si l'on y réfléchit bien, consiste à nous amener sur un terrain où nos armes habituelles ne nous servent plus à rien. Si tu te laisses entraîner chez un magicien, tu brandis ton épée, tu t'aperçois qu'elle est flexible et molle comme une branche de sureau, tu frappes, elle s'infléchit devant le but, comme un bâton qu'on enfonce dans l'eau, tu souffles de toutes tes forces dans la sarbacane, les balles tombent mollement à tes pieds, tu lances des injures, l'écho te renvoie des douceurs, tu te jettes sur ton ennemi, il s'efface dans un miroir et te voilà tout meurtri d'avoir rencontré la glace nue, tu crois n'avoir passé qu'une journée chez lui, et quand tu sors, tu t'aperçois que tu es devenu un vieillard. Tout ce que je dis là du monde des jeteurs de sorts, on peut le dire du monde des ignobles... C'est pourquoi, Monseigneur, il faut employer contre les êtres vils les mêmes procédés que contre les sorciers.

LE PRINCE. — Dis-moi, Chevalier, comment combat-on les sorciers ?

LE CHEVALIER. — On brûle les sorciers, Monseigneur. On écrase les ignobles sous le talon. Seule la violence physique prévaut contre les enchantements. Seule la force matérielle la plus brutale triomphe de la bassesse. Si jamais tu rencontres une magicienne, surtout ne lui parle pas, ne la regarde pas, il suffit que tu croises son regard pour qu'elle t'entraîne dans son monde et te voilà désarmé et enchaîné. Il faut, dès que tu l'aperçois, courir sur elle et frapper de toutes tes forces (sans lui permettre de te toucher) aveuglément et comme un sourd. Alors — *mais faut-il encore que tu aies le cœur assez pur* — ses charmes seront sans pouvoir et tu lui ôteras la vie aussi aisément que le bourreau à un criminel qu'on lui livre pieds et poings liés.

LE PRINCE. — Mais à quoi reconnaît-on les cœurs assez purs pour triompher des jeteurs de sorts ?

LE CHEVALIER. — Justement à la manière aveugle et sourde dont ils frappent.

Un silence.

MARGOT, FULBERT, LA JEUNE FILLE, *plus haut que précédemment.* — Signez la requête pour le châtiment juste et nécessaire d'Abélard et d'Héloïse.

LE PRINCE, *d'une voix tonnante.* — Soldats !... A moi, la garde !...

Les Soldats entrent en courant. Silence. Tous les personnages restent figés sur place. Un moment dans le silence.

LE PRINCE, *à mi-voix, au Chevalier.* — Ah ! je n'ai pas le cœur assez pur, Chevalier ! *(D'une voix sourde aux Soldats :)* Je ne veux plus voir ces gens. Chassez-les du palais. Allez...

Les Soldats chassent la foule qui s'enfuit, sauf Margot qui résiste.

MARGOT, *au Prince.* — Tu oses !

LE PRINCE, *aux Soldats.* — Allez, c'est un ordre !

MARGOT. — Tu m'en demanderas pardon cette nuit même !

LE PRINCE, *aux Soldats.* — Éloignez de moi les ignobles !

MARGOT. — Il te sied bien de parler d'ignominie !

LE PRINCE, *au Chevalier.* — Ah ! je n'ai pas le cœur assez pur, Chevalier !

Le Prince sort à droite, suivi, lentement, par le Chevalier.

SCÈNE II

LA SERVANTE, HÉLOISE, LES BOURGEOIS, ABÉLARD, LES BUVEURS, LES JEUNES GENS

Une salle d'auberge à l'enseigne : « A la Baleine de Batz, rendez-vous des pêcheurs d'Islande et du Groenland. » Un homme est assoupi contre la cheminée. D'un côté, Héloïse bavarde avec la Servante. De l'autre, Abélard est parmi un groupe de bourgeois.

LA SERVANTE. — Moi, je serais heureuse qu'un tel cavalier voulût m'épouser.

HÉLOISE. — As-tu tellement envie de te marier ?

LA SERVANTE. — Une jeune fille a toujours envie de se marier.

HÉLOISE. — As-tu un amoureux ?

LA SERVANTE. — C'est plus facile à trouver qu'un mari.

HÉLOISE. — Tu es bien jeune.

LA SERVANTE. — J'avais treize ans quand j'eus mon premier amoureux. Il était blond comme les genêts. Le suivant fut roux comme les seigles. Le troisième avait les yeux noirs comme les vôtres. Le quatrième les avait dorés comme ceux de votre cavalier...

HÉLOISE. — Arrête-toi là. Tu n'es pas à confesse. Décris-moi seulement celui que tu aimes à présent.

LA SERVANTE. — Il est laid, madame, noir comme une merise, tordu comme une branche de houx, et il marche en sautillant comme une pie.

HÉLOISE. — Et tu voudrais quand même qu'il t'épouse ?

LA SERVANTE. — S'il pouvait nous établir, bien sûr. Pouvoir s'établir, toute la question est là. Pour le reste, pour disputer comme vous le faites tous les jours avec votre cavalier, il faut être gens de loisir. Les « cas de conscience », comme disent ces messieurs, c'est un plaisir de riches...

Héloïse et la Servante continuent à bavarder mais on cesse d'entendre leur conversation.

PREMIER BOURGEOIS. — Moi, je vous dis que l'évêque n'a accordé la charte que pour nous obliger à nous découvrir.

TROISIÈME BOURGEOIS. — Il lâche du fil ; maintenant il va tirer le poisson.

DEUXIÈME BOURGEOIS. — La charte est signée, il faut nous en tenir à la charte.

PREMIER BOURGEOIS. — Et si notre évêque fait comme le comte de Morlaix ? Celui-là aussi avait signé une charte. Aujourd'hui tous les notables qui l'ont signée avec lui sont en prison et la charte a été brûlée sur la place du marché.

TROISIÈME BOURGEOIS. — Les puissants sont les puissants.

DEUXIÈME BOURGEOIS. — Nous sommes une commune libre, nom... de D... !

PREMIER BOURGEOIS. — La commune a la liberté, mais l'évêque a les archers... et les gendarmes à cheval.

TROISIÈME BOURGEOIS. — Pot de terre contre pot de fer.

ABÉLARD. — Vous n'êtes pas si désarmés que vous le croyez.

PREMIER BOURGEOIS. — Toi, le clerc, quand la maison brûlera, tu t'en iras. Nous, nous faisons partie du mobilier.

DEUXIÈME BOURGEOIS. — Laisse parler le clerc. Il nous a déjà donné de bons conseils.

TROISIÈME BOURGEOIS. — Ce ne sont pas les conseilleurs qui paient.

DEUXIÈME BOURGEOIS. — Que risquons-nous à le laisser parler ?

Les Bourgeois et Abélard continuent à bavarder entre eux mais on cesse d'entendre leur conversation.

HÉLOISE. — Je n'aime pas tout ce bruit, Berthe.

LA SERVANTE. — Voyez-vous cet homme qui somnole contre la cheminée ? Je ne serais pas surprise si c'était un espion de l'évêque. Je suis sûre qu'il les écoute.

HÉLOISE. — Il faudrait les prévenir...

LA SERVANTE. — Votre cavalier ne se taira plus, à présent, madame, le vin l'a trop échauffé.

HÉLOISE. — A-t-il tellement bu ?

LA SERVANTE. — Plus en tout cas qu'il n'est raisonnable.

HÉLOISE. — Es-tu bien sûre ?

LA SERVANTE. — Les premiers jours que vous étiez là un pot de vin lui suffisait pour toute la soirée. Il restait là, sur ce banc, à parler avec vous. Vous chuchotiez, l'un contre l'autre. Ça faisait plaisir à voir. Et puis d'un jour à l'autre il a fait connaissance de celui-ci, de celui-là, il a bu un pot à une table, un pot à une autre.

HÉLOISE. — Tu exagères, Berthe. Il ne s'est jamais enivré.

LA SERVANTE. — Pas encore, madame, pas encore, mais tenez, ce soir, il a bu... un... deux... trois...

Héloïse et la Servante continuent à bavarder, mais on cesse d'entendre leur conversation.

ABÉLARD. — Après Beauvais, Laon, après Laon, Amiens, après Amiens, Soissons. Ce n'est donc le résultat ni d'un concours de circonstances, ni d'une intrigue. C'est la politique du roi Louis VI de soutenir les communes. Le moment est d'autant plus favorable pour vous que les hostilités avec l'Angleterre sont sur le point de reprendre. Le sénéchal Garlande vient de se brouiller avec la reine, qui était du parti de l'Eglise...

PREMIER BOURGEOIS. — Voilà un clerc bien au courant des affaires du siècle.

TROISIÈME BOURGEOIS. — Pour un clerc vagabond, tu me parais bien connaître les manigances de la cour.

ABÉLARD. — C'est vous autres qui m'avez demandé conseil.

DEUXIÈME BOURGEOIS. — Laissons parler le clerc. M'est avis qu'il en sait plus qu'il n'en a l'air.

PREMIER BOURGEOIS. — En somme, que nous conseilles-tu ?

ABÉLARD. — D'abord, faire preuve de bonne volonté. Offrez de porter le litige devant le parlement de Rennes. Vous êtes sûrs de gagner. Cependant constituez une milice bourgeoise, achetez des armes.

PREMIER BOURGEOIS. — Nous serons pendus comme rebelles.

ABÉLARD. — Les bourgeois de Laon ont massacré l'évêque Gaudri, qui avait envoyé les gendarmes contre eux.

Les Bourgeois et Abélard continuent à bavarder, mais on cesse d'entendre leur conversation.

HÉLOISE. — Ah ! Ah ! Ah !

LA SERVANTE, *courant vers Abélard.* — Madame se trouve mal.

ABÉLARD. — Que se passe-t-il ?

LA SERVANTE. — Madame est malade.

ABÉLARD, *aux Bourgeois.* — Et le roi a interdit qu'on les poursuive. Je continuerai tout à l'heure.

Abélard rejoint Héloïse, la Servante va aux Bourgeois et leur parle tout bas en désignant l'homme assoupi contre la cheminée. Les Bourgeois sortent. Entrent les Jeunes Gens.

ABÉLARD. — Que se passe-t-il, mon amour ?

HÉLOISE. — Approche, approche.

ABÉLARD. — Où souffres-tu ?

HÉLOISE. — Berthe me dit que l'homme qui fait semblant de dormir là-bas, contre la cheminée, est un espion de l'évêque.

ABÉLARD. — Je me moque de l'évêque.

HÉLOISE. — Nous sommes des fugitifs, Abélard. Il est dangereux d'appeler l'attention sur nous.

ABÉLARD. — Leur évêque spécule encore davantage sur leur ignorance que sur leur faiblesse. Il faut bien leur ouvrir les yeux.

HÉLOISE. — Et achever notre perte.

ABÉLARD. — Le beau mot « liberté » chante dans leur gorge.

HÉLOISE. — Cette affaire ne nous regarde pas.

ABÉLARD. — Toute affaire humaine me regarde.

HÉLOISE. — Tu dois d'abord songer à ne pas accroître le malheur où tu as jeté l'être que tu prétends aimer.

ABÉLARD. — Je n'aurai jamais été qu'un bavard si je ne prends pas la parole en de telles occasions.

HÉLOISE. — Vaniteux et puéril. Tu renoncerais à un chapeau de cardinal pour briller cinq minutes sur la place publique du dernier des villages.

LE GARÇON D'ÉCURIE, *il entre en criant.* — L'âne de Madame est bouchonné.

HÉLOISE, *crânement.* — Merci, jeune homme.

PREMIER BUVEUR, *à la Servante.* — Viens là, mon chou, que je bouchonne ce bijou de frimousse.

PREMIER JEUNE HOMME, *vers Héloïse.* — Si Madame était bouchée...

DEUXIÈME BUVEUR, *au premier Jeune Homme.* — Tu t'offres pour la déboucher !

Rires dans l'auberge.

DEUXIÈME JEUNE HOMME, *bousculant le premier Jeune Homme.* — Pas besoin de toi, Madame voyage avec son bouchon.

Rires. Abélard fixe les jeunes gens, cherche la garde de son épée. Entre un troisième Jeune Homme très pommadé.

PREMIER JEUNE HOMME, *il annonce très fort.* — L'âne de Madame.

DEUXIÈME JEUNE HOMME, *il passe la main sur les cheveux pommadés du premier Jeune Homme.* — Qu'il est bien bouchonné !

TROISIÈME JEUNE HOMME, *il montre son poing.* — Ce bouchon-là me semble en quête d'une g... à fermer.

PREMIER JEUNE HOMME, *il s'avance.* — A boucher, monsieur, à bouchonner, à bichonner, mon bichon...

L'Aubergiste se jette entre les Jeunes Gens. Les Buveurs s'accrochent à eux pour les retenir.

LA SERVANTE. — Buvez chaud, servez froid, buvez froid...

L'AUBERGISTE, *au troisième Jeune Homme.* — Tu l'entends ? Il appelle ça un homme !

DEUXIÈME JEUNE HOMME. — Moi, je dis une lopette...

TROISIÈME JEUNE HOMME. — Viens le dire ici.

DEUXIÈME JEUNE HOMME. — Ici ! disait le bœuf. Faudra repasser, dit la vache, vous avez oublié votre bouchon à l'écurie.

Les Jeunes Gens font effort pour se jeter les uns vers les autres.

L'AUBERGISTE. — Pas ici, messieurs, dans la cour, dans la cour...

TROISIÈME JEUNE HOMME. — Venez tous les deux, il en faudrait quatre comme vous pour me faire peur.

PREMIER JEUNE HOMME. — Il dit qu'il en a quatre.

DEUXIÈME JEUNE HOMME. — Faudra le mener à la foire.

TROISIÈME JEUNE HOMME. — Sortez, gamines, je vais vous montrer si j'en ai...

DEUXIÈME JEUNE HOMME. — Sors donc, tu vas voir si je suis une gonzesse...

TROISIÈME JEUNE HOMME. — Ça gueule comme des pucelles.

PREMIER JEUNE HOMME. — T'inquiète pas, on va te dépuceler.

Sortent confusément, en se bousculant, les Jeunes Gens et les Buveurs. On voit sur la vitre, par intermittence, leurs ombres mimer une bagarre de cabaret, théâtrale et sans réelle violence, qui se terminera par une réconciliation générale.

HÉLOISE. — Ils sont plus gueulards que méchants.

ABÉLARD. — On t'insulte sous mes yeux, et je reste bien tranquille, les mains croisées sur les genoux. Je ne suis pas un homme. Je n'ai rien dans le ventre.

HÉLOISE. — Toi aussi !

ABÉLARD. — Tu connais un autre lâche ?

HÉLOISE. — Je me demande pourquoi les hommes se croient obligés d'affirmer à tout instant qu'ils sont des hommes.

ABÉLARD. — Pardonne-moi, j'adopte jusqu'au langage du milieu infâme où je t'ai précipitée !

HÉLOISE. — Les gentilshommes sont pareils. La seule différence est qu'ils appellent ça leur honneur. J'ai de l'honneur, t'en as pas, je vais te montrer si j'en ai. Et ils sortent pour se battre dans la cour.

ABÉLARD. — Bientôt tu regretteras la maison de ton oncle.

HÉLOISE. — Mon oncle est comme vous tous, lui, il répète toute la journée qu'il ne veut pas qu'on le prenne pour... la lune. C'est un euphémisme. Sa profession exige l'emploi de l'euphémisme.

ABÉLARD. — C'est par sa virilité que l'homme ressemble à son créateur.

HÉLOISE. — C'est la femme qui fait les petits.

ABÉLARD. — C'est l'homme qui les engendre.

HÉLOISE. — Ah ! Ah ! Ah ! Où tombe un philosophe après trois mois de marche sur les grandes routes, avec une gamine pour toute compagnie ! N'importe quel élève d'Abélard, de l'autre, du grand, de celui qui enseignait en Sorbonne, te démontrera qu'il est absurde de discuter pour établir qui, de la poule ou de l'œuf, a commencé par faire l'autre.

ABÉLARD. — Lorsque j'ai conçu de grandes pensées, je veux dire dans les instants où j'ai produit des pensées réellement nouvelles, celles dont tout mon système a découlé comme l'être du germe, dans ces instants-là mon corps a eu le même élan que lorsque je te désire.

HÉLOISE. — Toutes tes humeurs étaient en mouvement. Une action violente émeut tout l'être.

ABÉLARD. — Et ce nuage rouge qui, sous le coup d'une gifle, aveugle un homme et le contraint à tuer, crois-tu qu'un eunuque puisse l'enfanter ?

HÉLOISE. — Je ne le crois pas, homme !

ABÉLARD. — Tu es donc d'accord ?

HÉLOISE. — Oui, mon homme.

Entre la Servante.

LA SERVANTE, *à Abélard.* — Le bourgeois avec lequel vous parliez tout à l'heure m'envoie vous avertir que les archers viendront vous arrêter à l'aube. Le chef de police, qui est de ses amis, vient de le lui dire. Vous êtes accusé de conspiration contre la sécurité du royaume.

HÉLOISE, *à la Servante.* — Le couvre-feu a-t-il déjà sonné ?

LA SERVANTE. — Il y a longtemps, madame.

HÉLOISE. — Comment fuir ?

LA SERVANTE. — Ce n'est pas facile, madame.

HÉLOISE. — Je suis sûre qu'on peut se glisser hors de la ville, même pendant le couvre-feu.

LA SERVANTE. — Il faut connaître les ruelles, les impasses, les passages secrets.

HÉLOISE. — Trouve-nous un guide.

LA SERVANTE. — Mon frère, peut-être.

HÉLOISE. — Je le paierai bien.

ABÉLARD, *à Héloïse.* — Inutile, jeune fille, je ne veux pas fuir.

HÉLOISE. — Va chercher ton frère, dépêche-toi.

La Servante sort.

ABÉLARD. — C'est que c'est toujours la même chose. Dès Mantes, où tu es venue me rejoindre au sortir de Paris, déguisée en religieuse, il a fallu sans répit ou nous cacher ou fuir. Ici quelqu'un nous a reconnus, il faut fuir au plus vite. Là, on nous prend pour des jongleurs, des coureurs d'aventure, on nous menace du cachot, il faut fuir. Là, le maître du logis est si familier avec toi qu'il mérite d'avoir les oreilles coupées, mais surtout n'attirons pas l'attention, fuyons. Abélard, l'homme qui fuit, l'oiseau de nuit, le lièvre, Abélard la honte !

HÉLOISE. — Si tu m'aimais comme je t'aime, il n'y aurait pas de place dans ton cœur pour la honte.

ABÉLARD. — Un amour qui se cache est un amour honteux.

HÉLOISE. — Encore du langage de coq. Ces garçons-là ne parleraient pas autrement.

ABÉLARD. — Je voudrais leur ressembler davantage. Quand l'un d'eux aime une fille, il l'épouse et lui fait des enfants.

HÉLOISE. — Mais, moi, je n'épouserais pas un coq de village.

ABÉLARD. — Pour pouvoir te montrer au monde entier en disant : « Voici ma femme », je renoncerais de bon cœur à tout ce que le mariage interdit à l'ambition d'un clerc.

HÉLOISE. — Mais moi, je ne veux pas être la femme d'un clerc dont on dise : « Il promettait beaucoup, il aurait pu devenir un prince de l'Eglise, conseiller les rois, ouvrir des voies nouvelles à la chrétienté, ce grand destin a avorté dans les jupes d'une fillette. Il se consacre à réconcilier sa femme avec ses domestiques. »

ABÉLARD. — Je renoncerais bien volontiers au chapeau de cardinal ou à la crosse des fondateurs d'ordre pour vivre heureux entre une épouse aimante et de beaux enfants. Je me contenterais parfaitement d'être clerc dans cette commune, un humble clerc d'une petite commune pas tout à fait libre, un de ces clercs dont on sourit parce qu'ils ont pris femme. Je conseillerais les bourgeois, je rédigerais leurs suppliques, je leur enseignerais leurs droits, je les éveillerais à la liberté... et je donnerais des leçons de latin à la nièce de l'évêque pour pouvoir t'acheter de la dentelle.

HÉLOISE. — On le croyait destiné à renouveler les doctrines des pères de l'Eglise, il mouche ses enfants et recopie des manuscrits pour subvenir aux soins du ménage.

ABÉLARD. — Nos enfants seront ma plus belle œuvre.

HÉLOISE. — Vain espoir de tous les pères qui ont raté leur œuvre.

ABÉLARD. — Je n'ai plus votre âge, Héloïse, j'ai été applaudi, acclamé, couronné. J'ai vu des hommes accourir des bords du Danube et d'au delà de l'Elbe, rien que pour m'écouter. Mais je crois bien qu'à la gloire je préfère maintenant le collier de deux bras aimants, et, sans besoin de revanche, le rire des enfants que nous ferons.

HÉLOISE. — Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants. Ainsi finirent « les amours d'Abélard et d'Héloïse ». Non, non et non. Si nous cédons maintenant, notre grande aventure n'est plus que le piteux roman d'une écolière séduite par un maître illustre, qui découvre l'amour aux approches de la quarantaine.

ABÉLARD. — Qu'importe l'image qu'on se fera de nous, si nous sommes heureux. Je suis las ce soir, Héloïse. Et tu es plus lasse que tu ne l'avoues. Je te le demande encore une fois, revenons à Paris comme mari et femme...

HÉLOISE. — Le séducteur propose de « réparer »... Tu me fais honte.

ABÉLARD. — Préférerais-tu que je retourne à ma chaire, en te rendant à ton oncle ? Telle est enfin l'alternative. Mais je te défendrai contre toi-même.

HÉLOISE. — Je ne renonce pas non plus à notre amour.

ABÉLARD. — Il faut bien choisir.

HÉLOISE. — Il n'a jamais été question de choisir. Nous nous cacherons aussi longtemps qu'il faudra. Le jour enfin où Anjou nous fera savoir qu'il a réussi à obliger Fulbert à retirer sa plainte : nous rentrerons à Paris... Toi par la porte d'Orléans, moi par la porte des Flandres. Tu iras loger à Saint-Germain, moi à Saint-Gervais. Tu retrouveras ta chaire, tes élèves t'acclameront, et tu deviendras pape X si tu en es capable. Moi, j'attendrai la nuit pour aller te rejoindre en cachette, et nous ferons l'amour autant que nous en aurons envie.

ABÉLARD. — Et nous vivrons toute notre vie dans le mensonge.

HÉLOISE. — Tout cela n'était-il pas convenu quand je suis allée te rejoindre à Mantes, après que mon oncle nous eut découverts. N'est-ce pas justement afin qu'on ne puisse jamais prouver que tu m'as « enlevée » que nous avons quitté Paris à plusieurs jours de distance ? Mais chaque jour tu perds un peu de ce beau courage...

ABÉLARD. — Chaque matin je m'aperçois un peu plus qu'on s'avilit à fuir le jour.

HÉLOISE. — Pour gagner notre bonheur, je me sens capable de me terrer comme un crapaud, de ramper comme une couleuvre.

ABÉLARD. — J'y perds mon honneur.

HÉLOISE. — Mon honneur, à moi, est de faire ce que je veux, même contre le monde entier.

ABÉLARD. — Les hommes ont une autre conception de l'honneur.

HÉLOISE, *elle désigne les jeunes hommes qui de l'autre côté de la vitre s'embrassent maintenant.* — Regarde-les, les hommes ! Quelle farce, l'honneur des hommes ! Ils jurent sur leur honneur qu'ils vont se battre jusqu'à la mort, on tourne la tête, on les retrouve qui s'embrassent comme des catins.

Entre la Servante, suivie d'un Homme.

LA SERVANTE. — Voici mon frère.

LE FRÈRE. — Si vous voulez fuir, il n'y a plus un instant à perdre.

ABÉLARD. — Plus un instant, plus la moindre parcelle d'honneur, plus une seule illusion sur la tendresse d'Héloïse, Abélard n'a plus rien à perdre. Hâtons-nous. Fuyons ! fuyons !

SCÈNE III

LE CHEF DE LA POLICE, LE PRINCE, MARGOT, UN SEIGNEUR, UN SOLDAT.

Même décor qu'à la scène première de l'acte II. Margot est assise devant un échiquier. Un Seigneur observe la partie en cours entre Margot et le Prince. Celui-ci vient de se retirer un peu à l'écart pour discuter avec le Chef de la police.

LE CHEF DE LA POLICE. — Et Worigny bat nécessairement Moret ; notre abbaye est ruinée.

LE PRINCE. — J'en suis affligé pour vous, monsieur le Chef de la police, mais je ne vois pas...

LE CHEF DE LA POLICE. — Toutefois, Monseigneur, le roi votre père peut auparavant décider qu'il n'y a pas lieu à jugement et régler le différend par une décision administrative à notre gré.

LE PRINCE. — Je n'entends rien à ces querelles de moines, Garlande.

LE CHEF DE LA POLICE. — Vous êtes le seul, Monseigneur, à vous entretenir longuement avec le roi avant son départ pour la guerre. Vous seul pouvez le convaincre.

LE PRINCE. — Mon père ne voudra jamais croire que je m'occupe sérieusement des affaires du royaume.

MARGOT. — Échec à la reine.

LE PRINCE, *à Margot.* — Non !

MARGOT. — Je ne te demande pas si ça te fait plaisir. Tu es inconcevable ! Tellement habitué à ce qu'on fasse tes quatre volontés que tu crois que les pièces d'échec vont t'obéir aussi servilement qu'un chef de la police.

LE PRINCE. — Je n'empêche pas ton fou de faire échec à ma reine... mais alors mon cheval prend ta tour.

MARGOT. — Une tour pour la reine ce n'est pas cher, je gagne au change.

LE PRINCE. — Et tu ne vois pas que, de cette place-là, mon cheval va interdire toute fuite éventuelle à ton roi.

LE SEIGNEUR. — Enveloppement par les ailes...

LE PRINCE. — Tandis que du fait même qu'il s'est déplacé il ouvre la route à mon fou noir...

LE SEIGNEUR. — Percée au centre...

LE PRINCE. — ... qui fonce là, et tu es mat au coup suivant. Regarde...

LE SEIGNEUR. — C'est la bataille de Trasimène, Monseigneur !

MARGOT. — Ce jeu d'échec est ignoble ! C'est toujours celui qui fait le calcul le plus retors qui gagne. Il va bien à ton petit air narquois. Je perds forcément moi, je suis une fille de cœur, toute spontanée, toute de premier mouvement.

LE PRINCE, *au Chef de la police.* — Qu'as-tu trouvé pour Abélard ?

LE CHEF DE LA POLICE. — Il faudrait prouver que Fulbert a fait un faux témoignage.

LE PRINCE. — Vous ne seriez pas chef de toutes les polices du royaume, si vous n'étiez pas capable de trouver des témoins pour témoigner que ce témoin est un faux témoin.

LE CHEF DE LA POLICE. — Ce n'est pas impossible.

LE PRINCE. — Il n'est pas impossible que je m'intéresse à cette querelle de moines.

LE CHEF DE LA POLICE. — Je me fais fort d'obtenir qu'on casse la sentence contre Abélard.

LE PRINCE. — Hâtez-vous, le dernier message d'Abélard me le montre tremblant que le jugement ne soit mis à exécution, n'osant plus sortir de l'auberge où il loge, par crainte d'attirer l'attention des gendarmes du roi. Les bans sont publiés. Il s'est fixé pour extrême limite à la célébration de son mariage l'arrivée du courrier qui quitte tout à l'heure Paris... Je peux donc lui mander de rentrer sans crainte ?

LE CHEF DE LA POLICE. — Sans crainte, Monseigneur. Nous gardons toujours, en cas de besoin, quelques témoins qui auraient dix bonnes raisons d'être pendus, s'ils ne témoignaient pas comme il faut.

LE PRINCE. — J'aimerais au surplus que Fulbert fût exilé.

LE CHEF DE LA POLICE. — Il me semble en effet que les bavardages de ce chanoine troublent le bon ordre du royaume.

LE PRINCE. — Puisque nous voilà tellement d'accord, monsieur le chef de la police, expliquez-moi donc votre querelle de moines, que je puisse en parler à mon père... en toute justice.

Entre un Soldat.

MARGOT. — Échec à la reine.

LE SOLDAT. — Monseigneur, le courrier du roi part tout à l'heure.

LE PRINCE. — Tu me parleras des moines plus tard, il faut que j'annonce la bonne nouvelle à Abélard. *(Au Soldat :)* Apporte-moi ce qu'il faut pour écrire. *(A Margot :)* Nous finirons cette partie dans un instant. Il faut que j'écrive une lettre urgente.

MARGOT, *bas, au Seigneur.* — Mon âme, mon cœur, et le reste avec, pour que le courrier parte avant que cette lettre soit achevée.

LE PRINCE, *au Seigneur.* — Ne donne pas de mauvais conseils aux jeunes filles.

LE SEIGNEUR. — Certainement pas, Monseigneur, *(ironiquement)* les échecs forment la jeunesse.

Le Seigneur s'éloigne et, derrière le dos du Prince, mime le piétinement d'un cheval.

MARGOT, *après avoir regardé le Seigneur.* — Le cheval noir attaque.

LE PRINCE, *jetant un regard sur l'échiquier.* — Je m'en doutais. *(Déplaçant une pièce :)* La riposte est prompte.

Le Prince se remet à écrire. Un court instant passe. Le Seigneur mime le bouffon de cour.

MARGOT, *au Prince.* — Ton fou !... Et de celle-là, tu t'en doutais ?

LE PRINCE, *regardant.* — Bien, bien ! Mais tu es en progrès. *(Il réfléchit puis esquisse un mouvement sur l'échiquier.)* Non, je ne peux pas... *(Esquisse un autre mouvement.)* Je ne peux pas davantage... *(A Margot :)* Tu es vraiment en progrès. *(Il réfléchit, puis déplaçant une pièce :)* Oui, mais voilà !

Il se remet à écrire. Le Seigneur, en sautant sur place, esquisse le mouvement d'un pion sur le damier.

MARGOT, *après une courte réflexion, de plus en plus fébrile.* — Un simple pion.

Elle prend un pion.

LE PRINCE. — Magnifique ! *(Il esquisse divers mouvements puis renonce.)* Tu me mets dans un réel embarras. *(Il esquisse, il renonce.)* Évidemment tu as profité de ma distraction. On ne peut pas jouer aux échecs tout en écrivant son courrier.

MARGOT. — Monseigneur a sous-estimé son adversaire.

LE PRINCE, *jouant.* — Tu crois ?

Entre un Soldat.

LE SOLDAT. — Le courrier du roi est parti, Monseigneur.

LE PRINCE. — Bon Dieu ! Fais préparer les chevaux pour qu'on le rattrape. Je te donnerai dans quelques minutes cette lettre à lui porter.

LE SOLDAT. — On ne rattrape pas le courrier du roi, Monseigneur. Il a les chevaux les plus rapides, ici et à chaque relai.

LE PRINCE. — Tant pis ! Nous enverrons un courrier personnel. Désigne un homme, fais seller un cheval. Avec combien de retard sur le courrier du roi arrivera-t-il à Nantes ?

LE SOLDAT. — Il va justement trouver à chaque relais les meilleurs chevaux pris par le courrier du roi. Il faudra aussi que notre homme se repose... Il faut bien compter... trois ou quatre jours de retard, Monseigneur !

LE PRINCE, *à part.* — La bonne nouvelle arrive toujours trop tard.

MARGOT. — Échec à Abélard, échec à Héloïse et mat.

LE PRINCE. — Tu savais donc ?

MARGOT. — Une catin doit avoir l'oreille fine.

LE PRINCE. — Tu as donc fait exprès de me faire manquer le courrier ...

MARGOT. — Quand tout le sort d'un ami très cher dépend d'un simple geste, on ne se laisse pas détourner de faire ce geste par une futilité.

LE PRINCE. — « Fille de cœur, toute de premier mouvement ! » Tu m'as manœuvré honteusement.

MARGOT. — Dans les couloirs de ce palais, comment serais-je parvenue jusqu'à vous, Monseigneur, si je n'avais pas été plus retorse qu'un vieux joueur d'échecs ?

LE PRINCE. — Tu me paieras cet affront.

MARGOT. — Un mariage par maldonne ! Une grande gloire brisée, parce qu'un cheval de bois haut d'un quart de pouce a pris la place d'un ridicule petit pion.

LE PRINCE. — Mais pourquoi diable as-tu combiné cela ?

MARGOT. — Si j'étais toi, Anjou, je répondrais par goût du dérisoire. N'est-ce pas bien là ta manière ? Mais moi, pauvre fille, je me suis seulement vengée d'un affront. L'autre jour...

LE PRINCE, *le doigt sur la bouche.* — Chut ! Chut ! Je ne veux pas savoir. Va te promener. Si tu restes, je te dirais des choses désagréables. *(Balayant l'échiquier :)* Quand les pions sont des créatures humaines, il surgit toujours quelque chose qui déjoue le calcul.

MARGOT, *s'en allant.* — C'est leur cœur, Monseigneur, leur cœur dérisoire.

SCÈNE IV

LA SERVANTE, LES BUVEURS, HELOISE, ABELARD.

Même décor qu'à la scène II du présent acte. La Servante près de la porte écoute un chœur de buveurs chantant, en coulisse :

A chaque folle, il faut un fou
A chaque fille son hibou
Gai, gai, marions-nous,
Gai, gai, marions-nous,
Vive le roi et vive le fou
La reine a pris au roi son fou
Gai, gai, marions-nous.

Héloïse et Abélard sont l'un près de l'autre, un peu à l'écart de la Servante.

LA SERVANTE, *elle crie aux Buveurs.* — C'est la tournée du patron. Vivent les mariés !

LES BUVEURS, *ils se pressent à la porte.* — Vivent les mariés.

HÉLOISE, *ironique et amère.* — Il ne nous reste plus qu'à louer une chaumière.

ABÉLARD. — Notre amour n'est plus le même qu'aux premiers jours. Il s'est tanné la face à courir les chemins.

HÉLOÏSE. — Quand il suffisait, disais-tu, que je pose ma main sur ton bras pour que tu sois transporté de bonheur.

ABÉLARD. — Le temps-du-bonheur, en un seul mot, disais-tu.

HÉLOÏSE. — L'amour-merveille, disais-tu. Et comme tu es philosophe, tu ajoutais : l'amour fait la merveille consubstantielle à toute chose.

ABÉLARD. — La merveille a passé. Il est dans sa nature de passer. Mais notre amour de maintenant me paraît plus robuste.

HÉLOÏSE. — Nous nous sommes suffisamment déchirés l'un l'autre pour être bien sûrs que cet amour-là n'a rien de commun avec l'amour-propre.

ABÉLARD. — Chacun de nous a trop souvent vu l'autre faiblir devant l'épreuve pour ne pas être bien sûr que cet amour-là est plus fort que la honte.

HÉLOÏSE, *ironique et amère.* — Je te soignerai quand tu seras vieux.

ABÉLARD. — Après l'amour-merveille, une fois surmonté l'amour où les amants l'un l'autre se déchirent, l'amour est cela...

HÉLOÏSE. — Quoi donc ?

ABÉLARD, *un peu solennel.* — La mutuelle pitié de deux êtres également conscients que la bataille où ils sont engagés côte à côte est perdue d'avance... mais qui continuent cependant à combattre.

HÉLOÏSE. — Peut-être pourrons-nous encore gagner notre combat.

ABÉLARD. — Les humains perdent toujours à la fin puisqu'ils meurent.

Entre un Paysan.

LE PAYSAN. — Messire Abélard, un courrier extraordinaire de Monseigneur le duc d'Anjou est là qui vous cherche.

Entre le Courrier.

LE COURRIER. — Messire Abélard.

ABÉLARD. — C'est moi.

Le Courrier lui remet un message qu'Héloïse lit par-dessus son épaule.

ABÉLARD. — C'était sans doute la volonté de Dieu. Que la volonté de Dieu soit faite.

HÉLOÏSE. — C'est bien vite dit, la volonté de Dieu. *(Elle prend la lettre.)* Les hommes ont la fâcheuse habitude d'attribuer à Dieu les maux dont ils sont trop ignorants ou trop timides pour découvrir les causes. *(Elle porte le doigt sur un passage de la lettre.)* Je vois que le jugement qui nous condamnait a été cassé... près de vingt-quatre heures... avant le départ du courrier ordinaire. Et Anjou était prévenu que nous n'attendions pas plus longtemps que l'arrivée de ce courrier-là. Il avait sûrement à cœur de ne pas le manquer. Je voudrais bien savoir le nom du dieu qui lui a fait oublier l'heure. Dieu choisit parfois de singuliers visages pour incarner sa mauvaise volonté. *(Elle regarde attentivement la lettre.)* Cette lettre a été écrite en deux fois, cela saute aux yeux. Ici, écriture posée. Là, écriture rapide. Je brûle de l'envie de combattre. Courons à Paris. A nous deux, dieu des écritoires renversées, des lettres perdues, des messages volés, des courriers manqués, dieu de la dérision ! *(A Abélard :)* Tu ne dis rien...

ABÉLARD. — Je songe au bonheur de ceux qui disent *amen* sans chercher à quel visage sert de masque la volonté de Dieu.

HÉLOISE. — Crois-tu vraiment à ce bonheur-là ?

ABÉLARD. — Au fait, non. Je les vois plutôt mal éveillés, englués, et douloureux comme la branche qui crie vers le soleil et reste nouée au sommeil végétal.

HÉLOISE. — Et s'il fallait recommencer, choisirais-tu encore d'être voué à la recherche de la vérité ?

ABÉLARD. — Je n'ai pas davantage choisi d'aimer la vérité que d'aimer Héloïse, ou d'être Abélard. C'est ainsi. Ainsi soit-il !

Les Buveurs et les Villageois font une ronde autour d'Abélard et d'Héloïse, figés sur place. Le cercle de leur visage ricane formidablement pendant que tombe le

RIDEAU

ACTE III

Même décor qu'au premier acte. La seule différence est que la poulie-serrure est visiblement hors d'usage. Les câbles pendent et le mécanisme fixé à la table est renversé. Fulbert dort dans l'alcôve ; on voit sa jambe. Deux lits improvisés, à droite et à gauche de la grande table, sur lesquels dorment, tout habillés, un autre chanoine du chapitre de Notre-Dame et un maître d'œuvre de la construction de la cathédrale. C'est le début de l'aube. Sur la table, pots et coupes encore à demi-pleins de vin, désordre très apparent d'une fin de nuit qui a été consacrée à la boisson. Bruits d'un chariot qui passe, grincement des roues, claquements de fouet, hue ! du charretier. Au loin, bruits de marteaux et d'une scie à pierre. Le maître d'œuvre s'éveille, s'étire, va jusqu'à la fenêtre, regarde au dehors.

SCÈNE UNIQUE

LE CHANOINE, *s'éveillant.* — Si j'en crois mes oreilles, on travaille déjà sur vos chantiers, maître d'œuvre.

LE MAITRE D'ŒUVRE, *s'étirant.* — De la pointe de l'aube à la dernière lueur du crépuscule.

LE CHANOINE. — Vous aurez aujourd'hui la voix enrouée pour commander vos contremaîtres.

LE MAITRE D'ŒUVRE. — Votre vin de messe rencontrera dans votre bouche les relents de boissons plus poivrées.

LE CHANOINE. — Le fait est que Fulbert nous a traités cette nuit comme un cabaretier qui veut vider son fonds avant la saisie.

LE MAITRE D'ŒUVRE. — J'étais venu sans défiance. *(Après un regard vers la jambe immobile de Fulbert :)* Je le connaissais ménager de son vin.

LE CHANOINE, *à mi-voix.* — Ses coupes sont fameuses dans le chapitre. Avez-vous remarqué comme elles sont contournées ? C'est une astuce pour dissimuler leur contenance. *(Regard vers la jambe de Fulbert.)* Nous disons qu'une larme de bourreau suffit à les remplir.

LE MAITRE D'ŒUVRE. — Le bourreau avait cette nuit la larme facile. Chaque fois que nous voulions partir, il nous versait double ration, comme pour nous couper les jambes.

LE CHANOINE. — Il a mis à nous enivrer autant de soins qu'un amoureux qui veut retenir une coquette.

LE MAITRE D'ŒUVRE. — Par ma foi, je crois me rappeler que vers les 2 heures du matin, nous avons mimé les amours d'Abélard et d'Héloïse.

LE CHANOINE. — Chut ! Il peut prendre la chose moins bien au réveil que sous l'effet du vin.

LE MAITRE D'ŒUVRE. — Vous vous étiez affublé d'une coiffe et vous minaudiez comme une pucelle qui cherche acquéreur...

LE CHANOINE. — Vous étiez Abélard. Vous nous avez fait un fort beau discours sur les droits de la raison à décider de tout...

LE MAITRE D'ŒUVRE. — Vous rappelez-vous ? Notre hôte était en train de moucher les lampes. Et Fulbert ? dis-je, quel rôle va-t-il jouer ? Le sien, avez-vous répondu, il n'a qu'à continuer de tenir la chandelle... Ah ! ah !

LE CHANOINE. — Chut ! Je vous dis qu'à jeun il est encore fort sensible à cette histoire.

LE MAITRE D'ŒUVRE. — Il n'a plus de raison, puisque le coupable a réparé. Abélard a séduit sa nièce, il l'a épousée, tout est rentré dans l'ordre. C'est finalement les Fulbert qui font la bonne affaire. La dot ne doit pas être grosse, mais l'école d'Abélard est une mine d'or.

LE CHANOINE. — Maintenant les tourtereaux jurent qu'ils ne sont pas mariés.

LE MAITRE D'ŒUVRE. — Abélard ne veut pas se barrer la route qui mène à Rome.

LE CHANOINE. — Avouez que c'est singulier. Un jour, ils sont mariés, le lendemain, ils ne le sont plus. Un jour, la noce a eu lieu à Nantes, en grande cérémonie. Le lendemain, elle a été célébrée en secret dans un hameau de Bretagne. Le surlendemain il n'y a plus de noce du tout et Héloïse se prépare à entrer au couvent.

LE MAITRE D'ŒUVRE. — C'est bien clair. Abélard est marié chez Fulbert et célibataire chez l'archevêque.

LE CHANOINE. — Il faudrait tout de même savoir si la vérité va chez Fulbert ou chez l'archevêque.

LE MAITRE D'ŒUVRE. — Pourquoi voulez-vous qu'il n'y ait qu'une vérité ?

LE CHANOINE. — On ne peut pas être à la fois célibataire et marié.

LE MAITRE D'ŒUVRE. — On voit bien que vous n'êtes pas théologien. Puisqu'on peut être à la fois vierge et mère, père, fils et encore colombe, pourquoi ne serait-on pas... ?

LE CHANOINE. — Pourquoi pas !

LE MAITRE D'ŒUVRE. — Vous vous étonnez qu'Abélard ait si aisément mystifié notre hôte. Philosophiquement parlant, que se passait-il ? Un concept d'homme, monté sur un concept de pucelle, concevait des concepts d'enfants. Or les concepts ne sont que *flatus vocis,* le souffle de la voix. Donc Fulbert...

FULBERT, *surgissant de l'alcôve.* — N'y voyait que du vent. C'est son habitude. Ne rougissez pas, confrère. Ne pâlissez pas, maître. Je vous jure que je n'ai entendu que le dernier mot. Peu importe d'ailleurs. Quelle importance y a-t-il à mortifier l'ombre d'une ombre ? Je suis entré tout vivant dans l'allégorie. Fulbert n'est plus un nom, messieurs, c'est une tournure de langage. On dit au choix, cocu et Fulbert ou Fulbert et content. Et aussi battu et Fulbert. Une fille a le gros ventre et jure que c'est une fluxion ; on lui répond : « Dis-le à l'oncle Fulbert. » Un gardien accepte un pot-de-vin : « Merci, dit-il, et ne vous gênez pas : je serai un vrai Fulbert » ; un architecte découvre une malfaçon : « Pardonnez-moi, dit le maçon, j'avais cru que vous étiez Fulbert. » Un bourgeois s'aperçoit qu'un marchand le trompe : « Me prenez-vous pour Fulbert ? »

LE CHANOINE. — Ne blasphémez pas les saints.

FULBERT. — On ne joue plus à colin-maillard, mais à tonton Fulbert, et le gosse auquel on veut bander les yeux proteste : « Non, je ne veux plus être Fulbert. » Ne vous gênez pas, messieurs. Je m'y suis fait. Dans le temps il y avait des pères aveugles, des maris complaisants, des époux bernés et des dindons de la farce, maintenant il n'y a plus que des Fulbert. *(Le vent fait claquer la porte. C'est déjà arrivé plusieurs fois avant le réveil de Fulbert.)* Qui est là ? Entrez ! Non, n'entrez pas, n'entrez pas. Attendez-moi, j'y vais.

LE CHANOINE. — C'est le vent. Vous êtes nerveux, confrère. Vous avez trop bu cette nuit.

LE MAITRE D'ŒUVRE. — Les lendemains de boissons on prend ses chagrins trop à cœur.

FULBERT. — Le chagrin est trop noble pour un personnage aussi farce. Fulbert n'a pas de chagrin, il n'a que des tracas.

LE MAITRE D'ŒUVRE. — Question d'humeur, camarade. Sous cette humeur-là, toute la vie est une farce.

FULBERT. — Je saurais peut-être bien en faire un drame. *(Le vent fait de nouveau claquer la porte. Fulbert sursautant :)* Je viens, attendez-moi !

LE CHANOINE. — Ce n'est que le vent, confrère.

LE MAITRE D'ŒUVRE. — On croirait un amant attendant sa maîtresse.

FULBERT. — Ce que tu dis là est plus farce que tu ne penses.

LE CHANOINE. — Vous êtes singulier ce matin, confrère. A votre place je ne mettrais plus tant d'épices dans le vin, cela fait tourner les humeurs et monter à la tête des vapeurs sulfureuses qui font avec la matière cérébrale des composés acides et méphitiques.

LE MAITRE D'ŒUVRE. — C'est vrai. Il a eu des cauchemars toute la nuit.

FULBERT. — Moi ? Des rêves ? Je ne rêve jamais.

LE MAITRE D'ŒUVRE. — Vous vous retourniez, vous soupiriez, vous poussiez des cris...

FULBERT. — Aurais-je parlé ? Qu'entendîtes-vous ?

LE MAITRE D'ŒUVRE. — C'était plutôt confus. Vous paraissiez participer à quelque action. Tantôt vous vous débattiez, vous vous êtes débarrassé des couvertures comme d'un adversaire... Tantôt vous criiez : « Tiens bon, tiens bon »...

FULBERT. — Qu'ai-je dit encore ?

LE MAITRE D'ŒUVRE. — Je dormais moi-même plus qu'à moitié. Mes souvenirs sont vagues.

FULBERT. — N'avez-vous rien retenu ?

LE MAITRE D'ŒUVRE. — C'eût été retenir de l'eau entre les doigts.

FULBERT. — Pas même un mot ?

LE MAITRE D'ŒUVRE. — Un mot justement. Il me revient maintenant. C'est qu'il m'avait fait rire. C'était absurde. Il n'y avait pas motif à rire. Comment un mot tout seul ferait-il rire ? Même pas un mot : une syllabe. Une syllabe toute seule, c'est comme une note isolée : ça ne forme pas un air. Do *(chanté)* dans n'importe quelle gamme, ça ne fera jamais que do, do, do.

FULBERT. — Mais le mot, quel était le mot ?

LE MAITRE D'ŒUVRE. — Était-ce seulement un mot ? Il serait plus exact de dire un son. Un son tout seul : une petite crispation de la gorge, un tremblement de la langue, un infime souffle d'air expulsé de la gorge, rien. Et cependant, si c'est le juge qui le dit au bourreau, la tête tombe.

FULBERT. — La tête tombe, la tête tombe... Quel était ce son qui fait tomber les têtes ?

LE MAITRE D'ŒUVRE. — Mais soufflé par un dormeur, ce n'est plus rien. Rien, rien, rien.

FULBERT. — Rien ne fait pas tomber les têtes.

LE MAITRE D'ŒUVRE. — Je n'ai pas dit que ce n'était rien...

FULBERT. — Le juge dit au boureau...

LE MAITRE D'ŒUVRE. — Ce n'est pas nécessairement la tête qui tombe. Ce peut être la main, l'oreille, un membre, n'importe quel membre.

FULBERT. — Le juge dit au bourreau...

LE MAITRE D'ŒUVRE. — Coupe !

Entre un Soldat.

LE SOLDAT, *il pousse la porte et crie.* — Monsieur le Chanoine...

FULBERT. — Ho ! *(Levant la tête :)* Attends-moi. Je te rejoins. *(A ses hôtes :)* J'ai affaire avec cet homme, une minute seulement. Attendez-moi là, je vous prie.

Fulbert sort.

LE CHANOINE. — Il y a anguille sous roche.

LE MAITRE D'ŒUVRE. — Cet homme-là est rongé.

LE CHANOINE. — Il me fait de la peine, camarade.

LE MAITRE D'ŒUVRE. — Il ne se relèvera pas de cette affaire-là.

LE CHANOINE. — C'est un honnête homme.

LE MAITRE D'ŒUVRE. — Un homme comme nous autres.

LE CHANOINE. — Au chapitre, nous écoutons volontiers son avis.

LE MAITRE D'ŒUVRE. — Sa vie a toujours été d'un bon exemple.

LE CHANOINE. — Il paraissait avoir la tête solide.

LE MAITRE D'ŒUVRE. — Selon l'occasion, il eût été un commerçant loyal, un juge capable de faire respecter la loi ou un bon maître d'œuvre.

LE CHANOINE. — C'est d'hommes comme lui que le royaume a besoin.

LE MAITRE D'ŒUVRE. — Mais le royaume serait tout aussi prospère s'il n'y avait pas d'Abélard.

LE CHANOINE. — Ils sont plutôt occasion de troubles.

LE MAITRE D'ŒUVRE. — Il faudrait des lois pour nous protéger de ces beaux parleurs. *Flatus vocis, flatus vocis,* rien qu'un souffle de la voix. Mais ce petit souffle-là renverse de grands édifices.

LE CHANOINE. — Un simple débauché n'eût pas fait tant de ravages. Héloïse eût perdu sa réputation. Ce malheur arrive dans les meilleures familles. Mais Fulbert s'en fût tiré avec une malédiction ou un pardon.

LE MAITRE D'ŒUVRE. — Le débauché est flétri par sa débauche. Mais Abélard parle si bien que c'est finalement la vertu qui se trouve flétrie par sa débauche.

LE CHANOINE. — Il faudrait se réjouir du malheur de Fulbert s'il permettait d'obtenir la fermeture de l'école d'Abélard.

LE MAITRE D'ŒUVRE. — Sa débauche en effet ne ruine qu'une famille, tandis que son enseignement est une calamité publique.

LE CHANOINE. — L'affaire va plus loin qu'on ne pense. J'ai entendu dire que Bernard de Clairvaux portera plainte contre lui devant le prochain concile.. J'ai lu l'acte d'accusation. « Abélard, écrit Bernard, est un homme qui ne voit rien en énigme, qui ne respecte aucun mystère, mais qui regarde toutes choses face à face. »

LE MAITRE D'ŒUVRE. — « Qui regarde toutes choses face à face », toute l'affaire est là.

LE CHANOINE. — Une affaire, je vous le dis, qui va bien plus loin qu'on ne pense.

Rentre Fulbert.

FULBERT. — Messieurs... mes bons amis... mes camarades... mes frères, il arrive quelque chose d'effroyable... Quel bonheur que vous ne soyez pas sortis d'ici de toute la nuit... On va porter de terribles accusations contre le malheureux Fulbert... Mes chers camarades, vous porterez témoignage que je ne suis pas sorti d'ici de toute la nuit...

LE CHANOINE. — Que se passe-t-il ?

LE MAITRE D'ŒUVRE. — Quelque chose d'effroyable ?

FULBERT. — Vous ne m'avez pas quitté une minute... Toi, tu m'as regardé dormir, tu as observé mon sommeil, tu m'as écouté rêver... si hautes les protections dont jouit Abélard... vous êtes témoins... même un prince du sang n'y peut rien... Vous serez témoins, n'est-ce pas ?

LE CHANOINE. — Qu'est-il arrivé à Abélard ?

LE MAITRE D'ŒUVRE. — Je soupçonnais bien quelque chose.

FULBERT. — Vous ne laisserez pas condamner un innocent. Vous témoignerez, n'est-ce pas, que je n'ai pas quitté cette pièce de toute la nuit...

LE CHANOINE. — Dites-nous...

LE MAITRE D'ŒUVRE. — Qu'est-il arrivé ?

FULBERT. — Dites-moi d'abord que vous témoignerez.

LE CHANOINE et LE MAITRE D'ŒUVRE. — Nous témoignerons, mais dites-nous...

FULBERT. — Cette nuit, à 2 heures de la nuit, dans sa chambre, Abélard a subi le châtiment qu'il méritait...

LE CHANOINE. — Il a été tué ?

LE MAITRE D'ŒUVRE. — Poignardé ?

LE CHANOINE. — Égorgé ?

LE MAITRE D'ŒUVRE. — Etranglé ?

FULBERT. — Il serait trop heureux d'être mort à présent. Il vit... pour expier.

LE CHANOINE. — Ah ! s'il n'est que blessé...

LE MAITRE D'ŒUVRE. — La bête reste dangereuse.

FULBERT. — Il est puni dans l'instrument même de son péché.

LE CHANOINE. — Quoi ?

LE MAITRE D'ŒUVRE. — Je n'ose imaginer...

FULBERT. — Quand un cheval entier se révèle incorrigiblement vicieux...

LE MAITRE D'ŒUVRE. — Ah ! ah ! ah ! ah ! il est coupé !

LE CHANOINE, *se signant.* — La justice de Dieu !

FULBERT, *se signant à son tour.* — La justice de Dieu, mon frère.

LE MAITRE D'ŒUVRE, *avec de grandes tapes sur les épaules, le dos, le ventre de Fulbert.* — Ah ! ah ! ah ! j'aime ça, vieux camarade... « dans l'instrument même »... c'est trop farce, il ne peut même pas porter plainte, toute l'Europe va rigoler... Notre grand Abélard, la gloire de la Sorbonne, la plus grande lumière du royaume, notre étalon national... soufflée la lumière... mutilé l'étalon !

LE CHANOINE. — Et selon le rite, il ne pourra plus même devenir prêtre. Il est écrit dans le Deutéronome : « L'eunuque n'entrera point dans l'Église du Seigneur. » Et Rome a maintenu l'anathème de Jérusalem. Lui qui cachait son mariage. Un mariage peut être cassé par le pape ou par la mort. Mais ça...

LE MAITRE D'ŒUVRE. — Échec au roi et à la reine et mat. C'est le plus beau coup que j'aie jamais vu !

LE CHANOINE. — Si un tribunal l'avait condamné, même à une peine légère, il y aurait eu des émeutes en sa faveur. Cette fois — mais qui protesterait contre qui ? Le rire étoufferait les cris.

LE MAITRE D'ŒUVRE. — Tu es un grand homme, Fulbert.

FULBERT. — N'oubliez pas, mes amis, que je ne suis pour rien dans cette affaire ? Je viens de l'apprendre à l'instant d'un ami qui l'avait entendu dans la rue ; le bruit s'en répand déjà dans la ville. A 2 heures du matin...

LE MAITRE D'ŒUVRE. — ... Tu étais ici à festoyer avec nous.

FULBERT. — Vous en témoignerez.

LE CHANOINE. — Nous en témoignerons.

LE MAITRE D'ŒUVRE, *tapant sur le dos de Fulbert.* — J'en témoignerai. Ah ! tu me plais, mon cousin.

LE CHANOINE, *de la fenêtre.* — Je crois que voici votre nièce.

FULBERT, *regardant à son tour.* — C'est bien elle, saurait-elle déjà ?

LE MAITRE D'ŒUVRE. — Elle vient se plaindre du vol. « Mon oncle, on m'a volé de... on m'a volé mon... » Ah ! ah ! Comment va-t-elle dire cela ?

LE CHANOINE. — J'aime mieux ne pas l'entendre. Les femelles sont mauvaises dans ces cas-là. Je file, Fulbert, sans adieu. Tout à vous pour témoigner.

LE MAITRE D'ŒUVRE. — Je file aussi. J'aime trop les filles pour supporter de l'entendre se plaindre de cette chose-là. Par ma foi, c'est une petite caille, mignarde, bien à point, je serais bien capable de m'offrir pour remplaçant. Sans adieu non plus. *(De la porte :)* Et sois sans crainte, j'ai oublié le mot que tu prononçais en dormant, prophète de malheur.

Héloïse franchit la porte de la chambre et parcourt lentement les escaliers et galeries jusqu'au niveau de la scène. Elle s'arrête. Fulbert feint d'écrire.

HÉLOISE. — Belle matinée, mon oncle.

FULBERT. — Héloïse...

HÉLOISE. — Les oiseaux chantent sur les rives de la Seine.

FULBERT. — Je ne m'attendais plus...

HÉLOISE, *tout en marchant vers Fulbert.* — Imaginez-vous ce que je viens de voir dans les lierres des berges Saint-Michel ? Un couple de chardonnerets amoureux, ils se poursuivaient, ils se becquetaient. *(Arrivant tout contre Fulbert :)* Ah ! je crois bien, mon oncle, qu'ils se chevauchaient ! *(De plus en plus près :)* Que d'amour dans l'air ce matin, ne le sentez-vous pas ? cher oncle, tout est à l'amour aujourd'hui.

FULBERT, *s'écartant, mais sans quitter son tabouret.* — Héloïse...

HÉLOISE, *elle a un sursaut en arrière.* — Le mot « amour » te fait-il peur, aujourd'hui, Fulbert ? *(Elle le toise, puis :)* Pardonnez-moi, mon oncle. Sans doute suis-je émue de revoir ces lieux. C'est ici que j'ai commencé d'aimer mon époux. Les jeunes femmes sont sensibles à ces souvenirs. Les premiers baisers...

FULBERT. — Ne trouves-tu pas déplacé ?...

HÉLOISE. — Mais quel aspect a maintenant cette pièce ? Quelle odeur y respire-t-on ? Pour sûr, vous y vivez. *(Désignant les restes de la poulie :)* La Belle au Bois dormant s'en va avec son prince ; quand elle revient, elle trouve son château en ruines et *(désignant Fulbert)* une chouette à la place de son lit. C'est bien vrai que vous avez le visage d'un oiseau de malheur. *(S'approchant :)* Faites-vous entendre, mon oncle. Quel est votre cri ? Est-ce que vous hululez ? Ou bien vous croassez ? *(Le toisant de nouveau :)* Tu es bien triste ce matin, Fulbert, tu as dû faire une mauvaise action.

FULBERT. — Je ne te permets pas...

HÉLOISE, *elle découvre le chapeau du maître d'œuvre.* — Vous auraiś-je dérangé ? Quelqu'un n'a-t-il pas osé soutenir le regard d'Héloïse? Il fallait donc que ce fût bien laid, ce qui se débattait chez vous ce matin, chanoine. *(Découvrant le chapeau du chanoine :)* Mais vous étiez trois ! Il est vrai que les corbeaux vont par bandes. Ah ! je vois ce que c'est. On a discuté le salaire de la mauvaise action. Vous ne dites rien ? Je vous ai pourtant connu bavard, avec plus de grands mots dans la bouche qu'un prince n'a de plumes sur son chapeau. Pour que vous gardiez cet air de chien battu... devant une femme sans fouet, il faut que cette mauvaise action soit bien laide.

FULBERT. — C'en est assez... *(Héloïse lui tourne le dos et va jusqu'au pied de la croix.)* Tu me dois au moins le respect.

HÉLOISE. — Je me suis souvent demandé quelle part de sincérité vous mettiez dans les oraisons que votre profession exige de vous ?

FULBERT. — Elle blasphème maintenant !

HÉLOISE. — Qu'est-ce qu'un homme comme vous peut bien aimer dans le Christ ? Christ multiplia les pains. Je vois plutôt les hommes de votre sorte faire dessécher le blé sur pied.. Car c'est la faim des autres qui vous donne de l'appétit. Christ changea l'eau en vin. J'ai toujours vu les chrétiens de votre sorte changer le vin en eau. Christ pardonna à la femme adultère. Vous avez le goût du châtiment comme les vrais hommes ont le goût de la femme.

FULBERT. — Elle est folle !

HÉLOISE. — ... Mais je sais bien, Christ, pourquoi cet homme se reconnaît en toi et porte ta robe, c'est parce que tu es crucifié. Ce qu'il aime en toi, c'est ta couronne d'épines, ce sont les injures et les crachats, c'est ta flagellation.

FULBERT. — Folle et sacrilège !

Héloïse va vers Fulbert qui quitte son tabouret et recule derrière la table. Elle s'assoit à sa place.

HÉLOISE. — Vous vous rappelez, mon oncle, Bachtougoulou bouflou, les déclinaisons d'hébreu, vous nous avez pardonné, n'est-ce pas ? Espièglerie d'amoureux. J'étais si légère, en ce temps-là... Imaginez-vous, mon oncle, que j'étais jalouse de son travail. Abélard était assis sur ce même tabouret, il levait son beau front lourd de tant de pensées. Je guettais son visage tendu comme pour une poursuite. J'étais furieuse qu'il ne me regarde pas ; je passais ici, comme pour prendre quelque manuscrit, où bien là, comme pour ramasser une plume (que j'avais fait rouler à dessein), enfin j'imposais à ses oreilles ce bruit d'étoffes froissées que fait une robe qui se déplace et qui agace un homme parce qu'une étoffe évoque l'autre et l'imagination s'enflamme soudain au souvenir de ces étoffes naguère par soi-même froissées, bousculées, arrachées. Mais de quoi vous parlé-je, mon oncle ? Pour vous, bien sûr, c'est de l'hébreu. Les étoffes de femmes n'ont pas de voix pour vous. Mon pauvre oncle ! Rougissez-vous ? Mais oui, vous rougissez. Tout de même, j'aurais voulu vous poser une question. Mais d'abord, pardonnez-moi si tout à l'heure mon langage vous a offensé. *(Elle se lève.)* Je suis un peu fiévreuse aujourd'hui. *(Elle va vers lui.)* J'aurais pourtant voulu, avant de poser ma question, obtenir votre pardon. Vous me pardonnez, mon oncle ?

FULBERT. — Je ne vous comprends pas, Héloïse.

HÉLOISE. — Vous me refusez le pardon ?

FULBERT. — Je vous pardonne volontiers, mon enfant, mais...

HÉLOISE. — Vous m'avez pardonnée. Merci. Maintenant, ma question. *(Elle s'approche, s'assied sur le bord de la table, pose familièrement la main sur l'épaule de Fulbert.)* J'ai passé près de vous les années les plus heureuses de l'enfance, n'est-il pas vrai ?

FULBERT. — J'espère qu'elles furent heureuses pour toi.

HÉLOISE. — Vous m'avez vu grandir.

FULBERT. — Bien sûr.

HÉLOISE. — Je ne quittais guère cette maison. Vous m'entendiez rire toute la journée. Je passais et repassais sous vos yeux, j'étais, en un sens, la joie de votre demeure.

FULBERT. — Cela est vrai, ma fille.

HÉLOISE. — Je voudrais maintenant que vous fussiez complètement sincère. Jurez-moi de l'être.

FULBERT. — Je t'assure de toute ma sincérité.

HÉLOISE. — Jurez, mon oncle.

FULBERT. — Un prêtre, Héloïse, ne peut se prêter à ces futilités.

HÉLOISE. — Ce n'est pas une futilité que de jurer de dire la vérité.

FULBERT. — Mais pourquoi ?

HÉLOISE. — Craignez-vous tellement la vérité ?

FULBERT. — Je jure de dire la vérité.

HÉLOISE. — Je voudrais savoir... Ah ! que te voilà inquiet. Mais non, ce n'est pas la question que tu crains. Pas encore. Je voudrais savoir... Cette jeune nièce, dans votre demeure de prêtre, pensiez-vous parfois que c'était une femme ?

FULBERT. — Héloïse...

HÉLOISE. — Je voudrais savoir quelle contenance j'avais dans les rêves que vous faisiez, avant de vous endormir.

FULBERT. — Je te défends...

HÉLOISE. — Dites-moi donc, cette poitrine que vous avez vu se gonfler de jour en jour, n'aviez-vous pas parfois envie d'y poser la main ?

FULBERT. — Cesse ce jeu honteux.

HÉLOISE. — Jurez donc que vous n'avez jamais eu envie de faire l'homme avec cette jeune fille qui vivait sous votre toit.

FULBERT. — Catin !

HÉLOISE. — Ah ! je le savais bien, Fulbert, que tu n'es pas un homme !

FULBERT. — Où veux-tu en venir ?

HÉLOISE. — Pour l'instant, je vous regarde. J'essaie d'imaginer comment cela se passerait... si la nature avait fait de vous un homme entier. Même en rêve certaines images ne se peuvent accoupler. On éprouve — rien qu'à vous voir — un curieux malaise. Vos traits boursouflés soulèvent plutôt le cœur. Depuis quand portez-vous cette soutane crasseuse ? Je vous la vois depuis si longtemps que j'ai l'impression que c'est votre propre peau. J'ai fini par oublier qu'il y a quelque chose dessous.

FULBERT. — Petite catin !

HÉLOISE. — Quel imbécile a dit que les catins avaient choisi la voie la plus facile ? Mais une catin, payée par vous, devrait contraindre son corps à s'aller frotter contre le vôtre. Et garder encore assez de force d'âme pour cacher ses hoquets. Les catins sont des saintes ! Dieu merci pour elles que vous soyez incapable de faire votre métier d'homme !

FULBERT. — Toi, file d'ici.

HÉLOISE. — Tout doux, Fulbert. J'ai encore à te parler...

FULBERT. — Tu vas filer d'ici, démon !

HÉLOISE. — Mais je vous imposerai d'abord, chanoine, d'entendre ma confession. Abélard se trouvait donc là, fermé sur ses pensées, quand soudain le froissement de ma robe faisait monter à son visage un flot de sang. Sa rougeur m'enflammait à mon tour. Mais je feignais de fuir afin qu'il concentre mieux toute sa fougue. Que nous aimions ces jeux et comme le souvenir en est poignant ! Je me sentais comme le creux d'une vague. Je me creusais encore pour mieux sentir l'océan me gonfler et m'emplir. Mon regard cependant ne quittait pas le sien ; je guettais dans ses yeux l'inverse de l'abîme qui s'ouvrait en moi et me soulevait, je me suspendais à la cime de la vague, ce n'est que lorsqu'il tombait que je cessais à mon tour de me retenir et la même lame nous emportait tous les deux, nous sombrions dans le même abîme de bonheur, nous nous retrouvions bientôt flottant côte à côte sur l'océan apaisé. Que faut-il te dire encore ? L'amour qu'il savait m'inspirer était tel qu'il lui est arrivé de se suffire à lui-même. Comment t'expliquerai-je cela ? C'est décrire des couleurs à un aveugle. Éperonne un peu ton imagination. Je lui demandais, comme par jeu, de me négliger. Défense de me rendre mes caresses. Je guettais son regard et mon amour est tel, te dis-je, que dès que je voyais la vague se gonfler dans ses yeux, je la sentais se creuser en moi et nous roulions quand même dans le même abîme. Ainsi fut aimé Abélard. Cela, il l'a eu, Fulbert. Ta mauvaise action de cette nuit ne peut rien y changer.

FULBERT. — Je ne te comprends pas.

HÉLOISE. — Ton crime ne suffit pas à faire de toi un homme.

FULBERT. — Mon crime ?

HÉLOISE. — Tu as avoué, Fulbert ; toute ton attitude est un aveu.

FULBERT. — Quel crime ai-je avoué ? Quel malheur est arrivé à Abélard ?

HÉLOISE. — Tu ne sauras pas résister à la torture, mon pauvre oncle. Il a suffi que je vienne et tu t'es trouvé penaud comme un écolier solitaire pris sur le fait.

FULBERT. — Je n'ai pas bougé d'ici de toute la nuit. J'ai des témoins.

HÉLOISE. — Qu'importent les alibis. Une action aussi basse ne peut avoir que Fulbert pour auteur.

FULBERT. — Je suis sûr des juges, mon petit. J'ai prévu cela aussi.

HÉLOISE. — M'as-tu fait entrer dans tes calculs ?

FULBERT. — J'ai prévu les éclats de voix d'une femelle frustrée.

HÉLOISE. — Mais belle ! Toute cette beauté, toute cette jeunesse, en échange du jugement qui ordonnera d'écorcher vif, d'écarteler, d'empaler un chanoine sans famille. Tu as fait un mauvais calcul, Fulbert.

FULBERT. — Le royaume a des lois. Les intrigues d'une catin volée de son mâle ne pourront pas

faire inquiéter un innocent. Tout Paris se gaussera de tes cris. Deux notables témoigneront d'ailleurs que je n'ai pas quitté cette maison de toute la nuit.

HÉLOISE. — On retrouvera tes sbires. Ils parleront. Ils avoueront que tu les as payés. Pour te perdre, je serai encore bien plus catin que tu ne peux le croire. La justice et l'intrigue, tout est contre toi...

FULBERT. — Je suis innocent.

HÉLOISE. — Lâche !

FULBERT. — Je te jure que je suis innocent !

HÉLOISE. — Déjà tu ne crânes plus. Déjà tu as perdu la moitié du plaisir de ton crime, qui était de t'en vanter devant moi. Tu as peur, Fulbert !

FULBERT. — Je te jure que je suis innocent. Dieu te punira atrocement si à toute ton ingratitude tu ajoutes d'accabler un innocent.

HÉLOISE. — Ah ! ah ! ah ! tu as peur, Fulbert ! Tu as le visage de la peur, Fulbert. Tu es méchant comme la peur ; la peur qui se fuit en édifiant son règne. Les Fulbert édifient le monde de la peur. Vous avez inventé les démons qui portent chacun le nom d'une de vos peurs ; vous empruntez leurs visages pour tourmenter les hommes et vous venger sur eux de votre peur. Tu es la peur des hommes. Fulbert...

» Vous êtes lâches, retors et falsificateurs, c'est le cheminement de la peur. Christ annonçait la bonne nouvelle, c'est que le bonheur est là, il faut le prendre. Vous avez étouffé sa voix dans l'éponge trempée dans votre fiel. Puis vous avez choisi pour emblème la croix hideuse de son supplice et, pour prendre possession du monde, vous l'avez plantée à chaque carrefour...

» C'est vous qui obligez les peuples apeurés à bâtir les cathédrales. J'ai croisé tout à l'heure les manœuvres qui tiraient les blocs arrachés à la falaise. Je m'étonnais qu'ils ne fussent pas joyeux. Au lieu des chansons vives des métiers, j'entendais des psalmodies funèbres. C'est qu'au lieu de bâtir un monument à la gloire et à la mesure de l'homme les Fulbert les ont persuadés d'édifier un hymne à la peur...

» Deux tours évidées comme des squelettes. Chacune de leur pierre avivée par le sculpteur en fait deux grands corps écorchés vifs. Comme le passant se sentira frêle, comme la cité se sentira sans défense, tout entière blottie dans l'ombre de ces deux gigantesques suppliciées. Une nef d'ombre immense où le vent du printemps prend la voix des plus froides tempêtes. De Dieu, vous avez fait la bouche d'ombre énorme de la peur !...

» Dans l'angle du portail une figure sourit énigmatiquement. Qui est-ce ? se demanderont les siècles à venir. C'est l'ange du dérisoire, c'est l'esprit de mystification. Il se réjouit d'avoir vu le travail destiné à libérer l'homme de la nécessité servir à la glorification de la peur.

» Abélard démasque vos mystifications, c'est pourquoi vous le haïssez. Il apprend aux hommes qu'ils ne doivent pas se laisser asservir par les produits de leur pensée. Il enseigne l'audace et qu'on fait soi-même son destin. Vous l'avez mutilé pour crime de lèse-majesté contre votre reine, la peur. Tu l'as châtré parce que son bonheur était une insulte à ton abjection... *(Rumeurs confuses dans la rue, qui devient un grondement qui grandit. On distingue :* « Mort à Fulbert ! Justice ! Justice ! Fulbert au pilori ! ») Ecoute-les. L'excès du crime engendre la justice. Tu as réveillé les sourds. Je n'osais tant espérer. Ce peuple sait s'indigner. Il y a de l'espoir sur la terre. *(Nouveaux cris.)* Merveilleuse surprise ! Je n'aurai pas besoin d'acheter les juges, l'indignation populaire les contraindra à faire leur devoir. Vois-tu, Fulbert, j'avais tort de ne pas faire confiance au peuple. J'avais tort de ne croire ni au peuple ni à la vérité. J'avais déclaré la guerre au monde entier. Je croyais que la grandeur, c'était d'être seule contre tous et d'employer au besoin la ruse comme le marin qui se sert du vent pour aller contre le vent... Abélard dit la vérité. Il vit dans une maison de verre. Il s'abandonne au jugement du peuple. Il est grand. Ta misérable vengeance ne servira qu'à rendre sa vie plus exemplaire. On parlera encore de lui dans les siècles futurs, quand on mènera les écoliers dans les cathédrales comme au spectacle, pour leur montrer sous quels traits les hommes incarnaient leur peur. *(Nouveaux cris.)* Adieu. Je m'en vais les exciter contre toi. Je ne te reverrai plus, mais rappelle-toi bien que chacun des coups qui te frapperont portera mon nom. Adieu, malheur de l'homme... »

Le rideau est tombé sur les dernières paroles d'Héloïse. Noir. Lorsque la lumière remonte, le Prince et Margot sont devant le rideau et dans un demi-éclairage.

MARGOT. — C'est une impie, Monseigneur, une païenne, une sacrilège !

LE PRINCE. — Héloïse aurait-elle au dernier instant refusé de prononcer les vœux ?

MARGOT. — Elle a blasphémé jusqu'à la dernière minute... Je l'avais rejointe, comme vous me l'aviez demandé, dans la sacristie où l'on procédait aux derniers apprêts avant la cérémonie. Elle avait déjà revêtu la robe de bure. « Regarde ces femmes, m'a-t-elle crié (elle désignait les nonnes qui l'entouraient), elles jubilaient tout à l'heure comme des saintes en extase en me voyant revêtir cette robe sans forme, dans laquelle je cesse d'être une femme. »

LE PRINCE. — D'ici quinze jours, elle aura découvert qu'il y a des bures de toutes sortes de qualités, et elle mettra son amour-propre à porter la moins rèche. Les humains s'accoutument à tout. Il y a parmi les forçats une certaine manière élégante de traîner le boulet.

MARGOT. — « Pour la première fois de ma vie, m'a-t-elle dit rageusement, j'ai furieusement envie de porter du velours, de la soie, des fourrures, des perles... »

LE PRINCE. — Et elle a fait vœu de pauvreté... Mais la pauvreté n'est dure que dans le siècle. Dans son couvent, les richesses de l'esprit la consoleront. Elle apprendra l'hébreu pour de bon.

MARGOT. — « Dis à Anjou, s'est-elle écriée, que je le hais de m'avoir poussée, pour complaire à Abélard, à renoncer au monde. »

LE PRINCE. — Dans six mois elle m'aura oublié. Elle haïra la supérieure et adorera la sœur tourière ; ou inversement. Et elle est assez brûlante pour faire de son monastère un volcan !

MARGOT. — Je doute qu'elle se satisfasse des simulacres de la passion. « Je ne pourrai jamais oublier, disait-elle, ce que m'a appris Abélard. »

LE PRINCE. — Et elle a fait vœu de chasteté... Mais ne t'inquiète pas pour elle. La fréquence des jeûnes et la dureté de sa couche lui feront un corps de glace.

MARGOT. — J'imagine mal Héloïse résignée.

LE PRINCE. — Et elle a fait vœu d'humilité... Ce sera le plus difficile à respecter. Bah ! elle se révoltera, elle deviendra abbesse, elle fondera des ordres nouveaux, elle disputera avec le pape, elle entrera en guerre avec le Saint-Esprit. J'aurai encore plus d'une fois à intervenir pour arbitrer ses différends avec toutes les puissances de la terre... et du ciel.

MARGOT. — Enfin, elle se laisse conduire à la chapelle. Tout ce qui compte à la cour est là. Le peuple a envahi les bas-côtés et le fond de le nef. Il y a beaucoup d'étudiants dans la foule. L'évêque est assis dans le chœur, la crosse en main, face à l'autel. Héloïse s'avance pour recevoir le voile qu'il vient de bénir. Soudain elle recule, l'œil hagard, comme si elle voyait s'ouvrir devant elle les portes de l'enfer (ce qui lui arrivera certainement le jour de sa mort). « Abélard, s'écrie-t-elle, seul amour de ma vie, c'est seulement pour t'obéir que j'accepte maintenant de recevoir ce voile. »

LE PRINCE. — ... et l'évêque, épouvanté, se signe et s'enfuit...

MARGOT. — Non, Monseigneur. Il fait un geste, et le plain-chant s'élève, étouffant la voix d'Héloïse. Les nonnes l'entourent, lui posent le voile sur la tête, l'entraînent dans l'intérieur du couvent. Seuls quelques fidèles du premier rang — des seigneurs et des dames de la cour— se sont aperçus du scandale.

LE PRINCE. — J'admire cet évêque. Il a du tact et de la présence d'esprit. Je conseillerai à mon père de l'envoyer négocier la paix avec le roi d'Angleterre.

MARGOT. — Je méprise cette fille. Elle est pire que les sorcières que l'on brûle sur la place publique. Elle est la cause du malheur d'Abélard. C'est par sa faute que les étudiants et le peuple ont pillé la maison de Fulbert. Vous savez qu'ils ont découvert la cachette où il serrait ses écus. Pauvre Fulbert ! il tenait à son petit trésor plus qu'à sa vie.

LE PRINCE. — Quelle singulière tendresse tu éprouves pour ce chanoine crasseux !

MARGOT. — Catin du prince, Monseigneur, ou parasite de Dieu, ne sommes-nous pas cousins ?

Entre le Chef de la police.

LE CHEF DE LA POLICE, *il se met au garde-à-vous.* — Vos ordres ont été exécutés, Monseigneur. Les quatre sbires que Fulbert avait payés pour accomplir son crime ont été conduits ce matin sur la place de Grève...

LE PRINCE. — Bien.

LE CHEF DE LA POLICE. — Au premier, les yeux ont été arrachés, puis il a été roué et décervelé.

LE PRINCE. — Bien.

LE CHEF DE LA POLICE. — Le second a été châtré, puis écorché vif, puis écartelé.

LE PRINCE. — Bien.

LE CHEF DE LA POLICE. — Au troisième on a d'abord coupé les mains, puis les oreilles, enfin...

MARGOT. — Ne trouves-tu pas, Monseigneur, qu'on mutile beaucoup dans ton royaume ?

LE PRINCE. — Ah ! Margot. Les hommes entiers sont tellement turbulents.

FIN

HÉLOÏSE ET ABÉLARD devant la critique

La pièce de Roger Vailland : *Héloïse et Abélard*, a, on le sait, suscité d'ardentes polémiques. Certains spectateurs, en effet, se sont sentis choqués dans leurs convictions philosophiques et, tout en admirant la science de l'auteur dramatique, n'en ont pas moins regretté que celui-ci expose si directement ses opinions personnelles. Le supplément théâtral de *France-Illustration* a pensé qu'il se devait, sans prendre nullement parti, de présenter à ses fidèles abonnés les éléments essentiels du débat : le texte de la pièce d'abord ; les principaux avis exprimés par les critiques dramatiques, ensuite. La pièce de Roger Vailland n'est sans doute à mettre qu'entre des mains averties. Mais tous les lecteurs qui s'élèveront — à juste titre selon leur point de vue — contre les idées émises par l'auteur conviendront aussi qu'il s'agit d'une œuvre aux très grandes qualités artistiques.

C'est sur ce point que les critiques les plus écoutés de Paris ont d'abord insisté. Citons en premier lieu M. Robert Kemp, qui écrivait dans *le Monde* :

« La pièce est belle, nerveuse, d'un fier langage et semée d'inventions dramatiques... Invention dramatique, à la fin du premier acte, quand Fulbert, à travers une grille, a surpris sa nièce dans les bras d'Abélard, l'entrée du vieux furibond moquant ce qu'il a vu tout à l'heure : le maître simulant de taper sur les doigts de son élève quand elle fait une faute de déclinaison ; la forçant à s'agenouiller les bras en croix... Scène de comédie, acide et prenante.

» Invention dramatique, la signature de la pétition pour le châtiment des coupables, réclamé à grands cris dans la ville par les vieilles filles, les catins, les mauvais prêtres et les ignorants. Et encore quand le prince d'Anjou veut envoyer un avis à Abélard fugitif pour qu'il retarde son mariage ; invention dramatique la partie d'échecs où l'attire sa maîtresse Margot pour qu'il manque le départ du courrier royal. Et encore la scène où un chanoine et un contremaître des chantiers de Notre-Dame se remémorent leurs épaisses orgies de la nuit qui finit : Fulbert les a régalés, pour s'assurer un alibi, pendant que ses complices se glissaient chez Abélard avec leurs couteaux...

» Je ne réprouve pas les accrocs donnés à la chronologie, M. Roger Vailland les a voulus. Il s'est mis à l'aise ; il lui a paru utile de disposer de l'ombre de la cathédrale qu'on ne construisait pas encore, et d'un prince d'Anjou, fils du roi, dont le scepticisme tout laïque et la tendresse inefficace pour Abélard allègent la sévérité de la pièce. Le langage est excellent. Ce n'est pas une de ces parodies faciles du parler médiéval à la portée du premier scribe venu. La ressemblance est dans l'esprit. Le pittoresque est discret. Beaucoup de crasse sur Fulbert, un système de fermeture à poulies et contrepoids pour abriter le cabinet d'Abélard et ses amours... Si Abélard est un peu bavard, cela ne doit pas étonner ; ni Héloïse... Ils parlent bien ; ils accrochent le couplet à l'endroit où nous l'attendons. On le voit approcher... Le voici... Mais il s'arrête à temps...

» Vraiment c'est une œuvre de qualité. L'aventure se réduit à son essence. Le conceptualisme n'y est moqué que par des lourdauds. Pas de profanation ; et sur les faits, l'inévitable, pas plus, en plaisanteries gaillardes. »

M. Jean-Jacques Gautier, le critique acerbe — et craint — du *Figaro*, disait de son côté :

« Pièce intéressante à plus d'un titre. Elle parvient à retenir l'attention malgré ses défauts presque aussi voyants que ses qualités, ce qui constitue bien la première des vertus requises au théâtre. Elle est vivante. Elle est ordonnée. Elle est écrite. Et elle n'est pas trop bien écrite. Cette nuance a son importance. C'est même tout le problème. Un œuvre faite pour être jouée doit nous convaincre qu'elle est soutenue par un style, et nous ne devons pas sentir le beau style qui, lui, résulte d'une fabrication et sonne faux à l'oreille. »

Dans *Combat*, M. Jacques Lemarchand était plus chaleureux encore.

« Pour sa première pièce, écrivait-il, M. Roger Vailland a frappé un grand coup. Cela était sensible le soir de la générale. Cela le sera sans doute plus encore dans les soirs qui vont venir. Sa pièce va maintenant se mettre à vivre, à agiter les esprits et à contraindre des gens à se déshabiller. Il se peut qu'elle se modifie d'elle-même peu à peu. C'est une grande pièce qui est née, et il va être passionnant de suivre son destin. Je pense qu'elle grandira. Tel que j'ai vu ce spectacle à sa naissance, je peux garantir qu'il est très beau, solidement constitué, et entier. »

Avant d'aiguiser les flèches qu'il allait décocher à Roger Vailland pour le contenu idéologique de sa pièce, M. Thierry Maulnier constatait dans *la Bataille* :

« Les qualités en sont éclatantes : une langue très sûre, littéraire sans surcharge, et qui peut se permettre, avec une audace tranquille, des familiarités et des crudités brutales. Une violence parfois sourde et contenue, parfois déchaînée et furieuse. L'aptitude à créer des personnages : l'Abélard de Roger Vailland n'est guère plus qu'un fantôme de clerc révolutionnaire ; mais son Héloïse intrépide, ironique, déterminée avec intelligence, généreuse sans ostentation, absolue et réaliste en même temps, est une belle héroïne du deuxième sexe ; le terrible et grotesque Fulbert, dont l'âme pourrit avec une sorte de majesté ; et le prince d'Anjou, à l'âme noble et futile, intéressé par les grandes causes, mais leur préférant son divertissement, incapable de fixer son attention à quelque chose de sérieux, humiliant les autres par plaisir, incapable de sentir ce qu'on pourrait appeler *l'égalité de l'inférieur*, et profondément inhumain avec de très bonnes qualités humaines, est un très beau portrait, terriblement corrosif, du « privilégié ».

» J'ajoute qu'il fallait à Roger Vailland une claire conscience de ses moyens pour oser traiter au théâtre le sujet qu'il a choisi. L'aventure du clerc Abélard, philosophe illustre, amant de la jeune et charmante Héloïse, qui fut si terriblement puni par les séides du chanoine Fulbert, est de celles qui provoquent chez le spectateur une ironie quelque peu égrillarde, si dommageable qu'elle soit pour la victime. Il fallait beaucoup d'adresse pour éviter d'avoir les rieurs de la salle contre son héros dans une tragédie dont la catastrophe est si fâcheusement limitée, et M. Roger Vailland a eu cette adresse. »

Venons-en maintenant au cœur même du débat. Pouvons-nous mieux faire que de citer le grand quotidien catholique *la Croix* qui, dans une chronique non signée, écrivait :

« Il fallait à M. Roger Vailland une grande présomption ou beaucoup de malice pour écrire une pièce sur les amours tragiques d'Héloïse et Abélard. La présomption n'aurait pas été du côté du talent, M. Roger Vailland en a. Il possède le sens des effets scéniques et il use pour ses dialogues d'une langue nerveuse, pleine de formules frappantes — du moins quand elle n'est pas trop « écrite », trop complaisamment littéraire, ce qui lui arrive tout de même souvent. Il y a, dans le premier acte notamment, des « couplets » dont on se passerait fort bien. La présomption aurait tenu à la formation intellectuelle de M. Roger Vailland. N'étant pas chrétien, comment pouvait-il saisir avec justesse et profondeur la signification d'une aventure dont le pathétique ressortit à la qualité spirituelle des protagonistes, à leur intelligence et à leur sensibilité de chrétiens, d'êtres qui ont conscience de leur péché ? »

C'était, on l'avouera, montrer beaucoup de libéralisme d'esprit. C'est le même que l'on trouvera dans l'hebdomadaire *Témoignage Chrétien*, dont le critique, M. Jean Mauduit, écrivait :

« Commençons par purger le débat d'une irritante question : l'anticléricalisme simplet dont se parfume l'œuvre de M. Roger Vailland.

» Le doux, le fier, le courageux Abélard aime en secret, nonobstant sa qualité de clerc, la précoce Héloïse. Le gros, laid, libidineux, avaricieux Fulbert, oncle d'icelle et chanoine de son état, les poursuit de sa haine. Il se venge de la manière que l'on sait.

» Mais Fulbert n'est qu'un instrument. Dans la phénoménologie marxiste, à quoi M. Vailland sacrifie peu ou prou, les sentiments individuels ne font jamais que transcrire sur peau des entités collectives. Si Abélard est ainsi puni, atteint dans ses œuvres vives — et cette mutilation apparaît symbole d'une autre, qui vise l'esprit — ce n'est point d'avoir aimé Héloïse. Prétexte, occasion, faux semblant. C'est de professer en Sorbonne une doctrine qui ébranle l'enseignement traditionnel des princes de l'Eglise. C'est d'être, face aux puissances obscures, le champion des libertés, le héraut de la pensée pensante. Et les puissances obscures se vengent ; par une laide hypocrisie elles s'emparent, afin de dissimuler la vraie raison de leur vindicte, du prétexte que leur fournit la vie privée d'Abélard. Elles arment le bras de Fulbert, elles châtrent l'amant d'Héloïse, comme elles châtrent ici-bas, toujours et partout, ce qui est vie, joie, audace du corps et de l'âme.

» Ouais...

» Que l'Eglise ne compte point seulement des héros et des martyrs, c'est ce que nous savions déjà et que personne ne songe à nier. Que certains de ses représentants aient parfois, au fil des siècles, passé contrat avec les forces d'oppression, nous l'accordons aussi à M. Roger Vailland. Nous pourrions même, s'il s'en tenait là, lui savoir gré de nous le rappeler avec force : la leçon est profitable autant qu'amère. »

M. Jean Mauduit, cette concession faite, n'en opposait pas moins de solides arguments à Roger Vailland, lui reprochant, en bref, de reprendre des idées que l'on trouve exprimées depuis longtemps chez M. Homais. On le verra ci-dessous, c'est un reproche analogue que M. Francis Ambrière, le critique d'*Opéra*, ne manque pas de souligner :

« Avec *Héloïse et Abélard* M. Jean Marchat vient de nous donner l'un des spectacles les plus intéressants de la saison.

» Je connaissais déjà la pièce, qui a paru en librairie il y a deux ans. A la lecture mon impression avait été très forte. J'étais curieux de voir si cette impression se confirmerait à la scène. Eh bien ! oui. Encore qu'il y ait beaucoup à dire sur la façon dont il est distribué et, partant, joué, l'ouvrage s'impose par sa rigueur et sa violence internes. L'extrême discrétion de ses moyens ne dissimulera qu'aux esprits légers sa puissance corrosive et ce qu'il entre de grandeur dans son message. Nous voilà en présence d'une œuvre, et l'auteur, M. Roger Vailland, est quelqu'un. Même si l'on doit s'inscrire en faux contre une partie de son témoignage, comme c'est mon cas, on a plaisir à saluer en lui un auteur qui n'oublie jamais d'être un homme.

» Comme l'admirable *Sainte Jeanne* de Bernard Shaw, comme le *Caligula* de M. Albert Camus, comme le robuste *Montserrat* de M. Emmanuel Roblès, la pièce de Vailland n'est historique que secondairement. L'histoire et les deux héros qu'il évoque n'ont servi à M. Vailland que de prétexte à animer un débat tout ensemble local et éternel. Pour lui, Abélard représente l'homme « qui regarde tout en face », celui qui enseigne que « la raison peut jouer de tout ». Il incarne, en somme, la virilité intégrale, comme Héloïse incarne la féminité intégrale. Et contre les deux amants illustres dont la liaison défie le monde se dressent les forces ignobles dont le dessein est de maintenir l'humanité dans un état de terreur sordide. Le chanoine Fulbert, l'oncle d'Héloïse, symbolise dans la pièce ces puissances du mal, mais nul doute que M. Vailland ne vise à travers lui toute l'Eglise. « Peut-être bien que » tous les prêtres sont de mauvais » prêtres », fait-il dire à Héloïse à l'acte I, comme il lui souffle à l'acte III cette éloquente et sotte imprécation contre les cathédrales, considérées comme des monuments élevés à la Peur par la superstition et l'esclavage. »

En ce qui concerne l'interprétation, reprenons l'article de M. Jacques Lemarchand dans *Combat* :

« La mise en scène de M. Jean Marchat, y écrit-il, est prodigieusement habile. Elle guide très sûrement le spectateur — au moins le spectateur qui veut bien entendre — au long des méandres d'une pièce riche jusqu'à l'embarras. Et l'interprétation que fait M. Marchat du rôle du chanoine Fulbert est étonnante : ce grand acteur que l'on devine souvent, sans le reconnaître toujours pleinement, en M. Marchat, s'épanouit ici et se confirme. M. Jean Servais — Abélard — est juste et joue légitimement de sa voix séduisante ; il faudrait bien des lignes encore pour parler de M^me^ Jany Holt — qui ne me semble pas bien à sa place dans le rôle d'Héloïse et qui peut-être joue avec trop de manières le rôle d'une fille simple et violente, instinctive jusqu'au génie, et qui s'appelait Héloïse.

La Servante. Héloïse.

Abélard. Des Bourgeois.

6 HÉLOÏSE. — *Décris-moi seulement celui que tu aimes à présent.*
LA SERVANTE. — *Il est laid, madame, noir comme une merise...* (ACTE II, SCÈNE II.)

7 ABÉLARD. — *... constituez une milice bourgeoise, achetez des armes!* (ACTE II, SCÈNE II.)

8 LE PRINCE, à Margot. — *Tu es vraiment en progrès.* (ACTE II, SCÈNE III.)

9 MARGOT, bas au Seigneur. — *Mon âme, mon cœur et le reste avec pour que le courrier parte avant que cette lettre soit achevée.* (ACTE II. SCÈNE III.)

10 LE MAITRE D'ŒUVRE. — *Elle vient se plaindre au vol... Ah ! ah ! comment va-t-elle dire cela ?*
LE CHANOINE. — *J'aime mieux ne pas l'entendre. Les femelles sont mauvaises dans ces cas-là.*
(ACTE III, SCÈNE PREMIÈRE.)

Photographies Lipnitzki.

Margot. Seigneur. Le Prince. Seigneur.

Margot. Un Seigneur.

Le Chanoine. Le Maître d'Œuvre.

POUR CONSERVER VOTRE COLLECTION

DE

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LITTÉRAIRE ET THÉATRALE

RELIURE MOBILE ACLÉ

★

Modèle pour une année. . . . . **330 fr.**

Clefs de montage, utilisables pour plusieurs reliures, la paire. . . . . **42 fr.**

(Ces prix s'entendent livraison à nos bureaux)

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)

Pour une reliure. . . . . **100 fr.**

CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL) POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER

Supplément au N° 228 de *France-Illustration-Le Monde Illustré.*
GEORGES OUDARD, fondateur.

Comité de Direction | Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny. — Dépôt légal 1er trimestre 1950. — Imprimeur n° 117.